



DU MOIS

PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS - 57 rue de Clignancourt, 75018 Paris. Tél. 01 42 59 34 10. Fax 01 42 55 16 17. - N° 78 - NOVEMBRE 2001 - 14 FRANCS

RUE DES MARTYRS : LE TROU S'ENSABLE

Depuis que la chaussée s'est effondrée en haut de la rue des Martyrs, le 1er mars, les riverains attendent, dans l'inquiétude et le mécontentement, que commencent les travaux pour combler le trou. (Page 3)

Chronique du métro Barbès

(Page 5)

Les Assises des associations du 18e

(Page 6)

La Chapelle, Château-Rouge : manifestations contre les trafics

(Page 7)

Tuberculose au centre de tri de La Chapelle

(Page 8)

Une bibliothèque d'immeuble

(Page 9)

Les déboires d'une entreprise d'insertion

(Page 10)

Trois associations d'artistes vous invitent

(Page 17)

*Le bulletin d'abonnement
est en page 16.*

Montmartre fait son cinéma : des vedettes dans les rues pour la "fête au village Lepic-Abbesses"



La "Fête au village" organisée par l'Association des commerçants Lepic-Abbesses était placée cette année sous le signe du cinéma. ● Erick Zonka, le réalisateur (entre autres) de *La vie rêvée des anges*, et l'actrice Elsa Zylberstein, qui fut la vedette (entre autres) de *Lautrec*, le film de Planchon, ont fait l'inauguration (photo ci-dessus). ● Jean-Pierre Jeunet, le réalisateur du *Fabuleux destin d'Amélie Poulain*, venu en voisin, a fait la clôture. ● Audrey Tautou était attendue, mais a dû se décommander. (Voir page 11.)

Thierry Nectoux (www.chambrenoire.com)

Une balade sur la Petite Ceinture

(Pages 12 et 13)

Histoire : La Goutte d'Or, quartier d'immigration

(Pages 18 et 19)

Dr. ROL JO 32713

A NOS LECTEURS

A propos des abonnements

Comme le savent nos lecteurs, *Le 18e du mois* est rédigé et géré par des bénévoles. Nous n'avons pas de secrétariat permanent. Le fichier des abonnés est tenu par une bénévole, membre de l'équipe du journal, qui le fait chez elle, en plus de son travail professionnel. Les messages téléphoniques sont notés par un autre membre de l'équipe, bénévole également. Les transmissions à l'intérieur de l'équipe ne sont jamais immédiates.

Pour cette raison, nous demandons donc à nos lecteurs de faire l'effort d'envoyer par écrit toutes les correspondances et réclamations concernant les abonnements. Ça simplifiera notre travail. Merci.

D.R.

Mlle Rose est morte

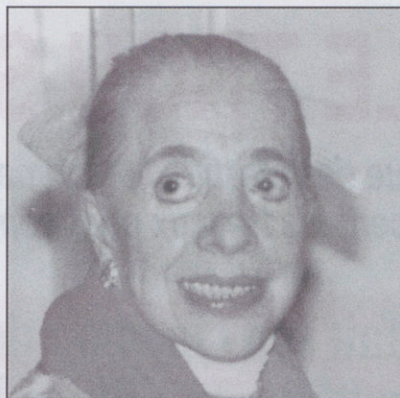
C'était une figure bien connue du quartier des Abbesses, une silhouette fragile et émouvante, une dame tout de rose habillée qu'on appelait Mademoiselle Rose. Elle est morte cet été et nous ne l'avons pas su. Un de nos lecteurs nous en fait reproche, et nous envoie ce témoignage :

«J'ai été étonné de ne pas avoir vu un article sur le décès de Renée Lenoury, dite Mlle Rose, notre ancienne bouquetière et peintre naïve de Montmartre. Elle nous a quittés le 27 juillet 2001, à l'âge de 99 ans.

C'est le 31 octobre 1960, chez Pomme, en haut de la rue Tholozé, qu'en uniforme de marin américain, je lui ai acheté une rose pour la première fois. Puis après ma libération, le destin a voulu que je travaille dans un bar d'artistes comme barman... Elle est devenue une grande amie. Toujours avec son sourire à la Fernandel, ses cheveux teints en rose et son accent normand.

Enfant d'employés de château, élevée avec les petits châtelains, elle est devenue violoniste des rues, modèle de Gen Paul et d'autres peintres, amie du graveur italien Pino de la Salva. Elle-même a peint des séries de chiens, chats, fleurs, paysages, et de nombreux portraits de Montmartrois, y compris des artistes à qui elle offrait des roses pendant sa tournée des boîtes : Dalida, Piaf, Pierrot et son ami Pino, nu, s'envolant sur un cheval blanc.

Je me rappelle un soir d'hiver, la butte enneigée. Elle avait mis ses pieds chaussés dans des pailloons pour ne pas glisser dans les rues montantes. Elle partait de la rue Caulaincourt, s'arrê-



tait avenue Junot chez Lucienne Boyer, ensuite à L'Abreuvoir, D'Graziano, Le coup de Frein, chez Pomme, chez Fernand Sardou, descendait chez Carlos, chez Michou et jusqu'en bas au Cirque, chez Lola Toche.

Elle a fini dans la solitude extrême, en gérontologie à Bichat, sans lunettes et sans appareil auditif... Seule.

Comme toute personne seule, elle avait préparé sa mort : robe et fleurs pour son enterrement. Hélas, la fleuriste était en faillite et la plupart de ses amis en vacances. Ainsi, elle nous a quittés avec l'humilité qui était en elle.»

Constantin Karakitsoo

Appel à témoins

Une dame habitant le Nord nous écrit. Elle recherche des informations sur les parents de sa mère. «Abandonnée à sa naissance, ma mère, qui aura bientôt 80 ans, aimerait tant savoir. C'est un cadeau que je voudrais lui faire, retrouver ses origines», écrit-elle, racontant le peu qu'elle sait : la petite Marie Vagold est née en 1922 à l'hôpital Lariboisière. Sa mère, une jeune femme d'origine polonaise qui avait déjà un enfant de quatre ans et que son mari venait de quitter, a dû abandonner le bébé, faute de ressources. Sur l'acte d'abandon qu'elle a signé d'une croix, il est dit qu'elle s'appelait Synia Peperman, épouse Vagold, 26 ans, chiffonnière de profession et habitant au 18 rue Bachelet. Le père, Joseph-Hyacinthe Vagold, était maroquinier.

Si, malgré le temps passé, quelque habitant de la rue Bachelet ou du quartier se souvient de cette femme et de ce qu'elle a pu devenir après la naissance du bébé, la vieille dame et sa fille en seront infiniment reconnaissantes.

Ecrire à Micheline Wlekly-Papillon, 43 route de Maubeuge, bas 4e, 59440 Avesnes-sur-Helpe. Ou lui téléphoner le soir au 03 27 61 43 44.

Dos d'âne aux Abbesses

Un lecteur soumet deux propositions pour «améliorer la qualité de vie dans le quartier Abbesses-Lepic» :

«Je ne propose pas un plan de circulation, laissons aux politiques leurs responsabilités, mais quelques mesures simples pour réduire des nuisances.

Nous constatons l'engorgement, surtout en fin de semaine, des rues du bas de Montmartre par un trafic intense et un stationnement très dense des deux côtés de la voirie, avec des pointes de vitesse surprenantes, à croire que la course de côte de la rue Lepic est un sport qui se prolonge toute l'année. Pourquoi ne pas avoir une approche dissuasive par l'installation de dos d'âne comme l'on en trouve dans d'autres quartiers aux abords des écoles et lieux publics ?

Par ailleurs, ne pourrait-on pas limiter le stationnement à un seul côté de la rue pour donner un peu d'oxygène à la circulation des piétons, des vélos, des chiens... et des touristes ?»

Dominique Delassus

Des écoliers réalisent un film

«Ce petit "mél" amical pour vous signaler un oubli dans votre liste des projets de classes à PAC (projet d'action culturelle) des écoles du 18e : l'école élémentaire du 7 rue Championnet a vu deux de ses projets retenus. Si l'un d'eux fait partie des choix « traditionnels » que vous évoquez, puisqu'il s'agit d'arts plastiques, le second méritait sans aucun doute d'être mentionné : il s'agit d'un projet de réalisation d'un film muet illustré musicalement, en collaboration avec la prestigieuse FEMIS de la rue Francœur.»

Thierry Laigle

Rectificatif

Le groupe des Verts au conseil d'arrondissement du 18e nous demande de rectifier une erreur, dans l'article relatant le vote intervenu au sujet des collèges pour handicapés Villey et Gaudeloupe. (Voir notre dernier numéro, page 8.) Les Verts n'ont pas approuvé la délibération, comme nous l'indiquions, mais se sont abstenus. Seul le groupe PS a voté pour.

Le 18e du mois

Le 18e du mois est un journal d'informations sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale. Il est édité par l'Association des amis du 18e du mois.

57 rue de Clignancourt, 75018 Paris. Tél. 01 42 59 34 10. Fax 01 42 55 16 17.

Sur Internet à cette adresse : www.paris18.net/dixhuit

Pour écrire : dixhuit@paris18.net

• Toutes les correspondances concernant les abonnements doivent nous être envoyées par écrit.

• L'équipe de rédaction (entièrement bénévole) : Christian Adnin, Dan Aucante, Francine Bajande, Karine Balland, Brigitte Bâtonnier, Nathalie Birchém, Florence Blondel, Christine Brethé, Edith Canestrier, Claudie Carayon, Nathalie Cardailhac, Virginie Chardin, Cendrène Chevrier, Michel Conversin, Michel Cyprien, Paul Dehédin, Christelle Destors, Nadia Djabali, Rémi Douat, Anne Farago, Laetitia Ferreira, Danielle Fournier, Dorothee Frenot, Claire Friedel, Nicolas Gallon, Sylvain Garel, Michel Germain, Françoise Hamers, Claire Heudier, Sandra Hueber, Dominique Kopp, Marie-Pierre Larrivé, Bertrando Lofori, Ludovic Maire, Daniel Maunoury, Gaëlle Miel, Noël Monier, Naïri Nahapétian, Thierry Nectoux, Jean-Claude Paupert, Dalphine Perl, Patrick Pinter, Rose Pynson, Michèle Stein, Delphine Torrekens, Jean-François Vuillerme. • Rédactrice en chef pour ce numéro : Marie-Pierre Larrivé. • Directeur de la publication : Christian Adnin.

A nos abonnés : Ce numéro comporte un encart intitulé "Festival Babel 18".



Champion

Longue file d'attente pour payer ses achats au Champion de la rue de Clignancourt. Un type passe devant un groupe de jeunes filles, les bras chargés de paquets, et aurait bien dépassé aussi une "ménagère de moins de cinquante ans" qui se trouve devant elles.

Celle-ci se rebiffe («Ça va pas, non ?») et prend les jeunes filles à témoin. Allemandes ou Hollandaises, elles ne comprennent rien à ce que dit la dame et sourient vaguement comme on le fait quand on est à l'étranger.

Alors la "ménagère", s'adressant au type : «Bof, finalement, vous auriez eu tort de vous gêner, elles sont même pas capables de se défendre»

Marie-Pierre Larrivé

Inventaire

Un soir pluvieux de grande affluence à bord du bus 81, en direction de la Porte de Saint-Ouen. Une maman tente de calmer l'impatience de son petit garçon qui n'en peut plus d'être debout, bousculé et pressé par des usagers d'une humeur de dogue.

- «Allez, lis-moi le plan du bus depuis la station Opéra jusqu'à Châtelet !»

Bon gré, mal gré, l'enfant se hisse sur la pointe de ses souliers et commence à énumérer :

«Opéra... Pyramides... Danielle Castorama (Danielle Casanova).»

Ce plaisant inventaire s'est achevé à l'arrêt Davy. Croquette ?

Jacqueline Gamblin

PETITES ANNONCES

■ La coiffure à domicile, quoi de plus facile ? Plus d'attente en salon. Clémentine, coiffeuse diplômée, se rend chez vous de 9 h à 18 h. Pour tout renseignement et prise de rendez-vous : 01 46 06 98 37 ou 06 03 01 45 30.

■ Cherche personnes nées avant 1930, amateurs, pour spectacle professionnel sur le thème de la mémoire. Représentations en janvier dans un théâtre du 18e. Renseignements : 01 42 62 64 90.

TARIF DES PETITES ANNONCES : 10 F les 40 signes. Pour être publiées le mois suivant, les annonces doivent nous parvenir au plus tard le 20 de chaque mois. Pour nos abonnés : gratuit pour "demandes de logement" et "demandes d'emploi", 50 % de réduction dans les autres rubriques.

Rue des Martyrs : l'urgence de ne rien faire

Depuis l'effondrement d'un pan de la chaussée rue des Martyrs le 1er mars 2001, les riverains se heurtent à l'immobilisme des pouvoirs publics. Un expert a établi un diagnostic, soulignant la nécessité d'injections de béton dans le sous-sol. Mais, huit mois après, les travaux sont au point zéro. L'eau continue de s'infiltrer, des fissures s'élargissent dans les immeubles. Il y a péril en la demeure...

Nous avons peur, nous appréhendons un nouvel effondrement. Inquiétude, agacement, colère réprimée animent les habitants de la rue des Martyrs depuis mars 2001. Huit mois après, le trou est toujours vivant.

Le 1er mars 2001, vers 10 h du matin, un grand bruit sourd se fait entendre rue des Martyrs. L'effondrement d'un pan de la chaussée à hauteur du n° 97, au carrefour de la rue La Vieuville, laisse un trou de cinq mètres de profondeur et huit mètres de longueur.

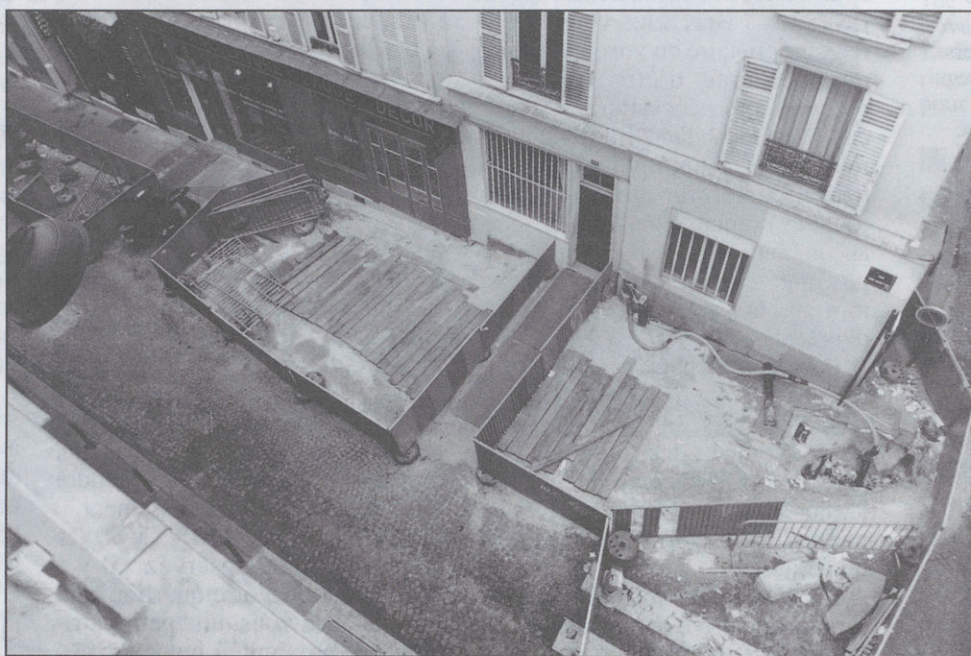
Les pouvoirs publics décident l'évacuation des habitants du n° 97 pour la nuit et la fermeture à la circulation du haut de la rue. Rapidement, le trou sera comblé par du sable, en attendant...

Quelle est la cause de cet effondrement ? Le sous-sol de Montmartre est formé en partie de gypse, roche qui sert à la fabrication du plâtre. Depuis le Moyen Âge, la butte a donc été creusée de carrières, souterraines ou à l'air libre. Leur exploitation, interdite en 1813, continua jusqu'au milieu du XIXe siècle. Ces cavités ont été plus ou moins bien comblées ou remblayées.

L'eau souterraine

Avec le temps, l'eau qui chemine sous terre, détournée par les matériaux utilisés pour combler les carrières, ou par les fondations des constructions nouvelles, a rencontré de nouvelles couches de gypse. Celui-ci, dissout par l'eau, laisse des trous qu'on ne peut ni prévoir, ni maîtriser. Tout au long des XIXe et XXe siècles, les affaissements et effondrements se sont succédé à Montmartre, faisant des dégâts parfois bénins, parfois graves. (Voir *Le 18e du mois* d'avril 2001.)

Devant le 97 rue des Martyrs, l'accident, étant donné les antécédents et l'ampleur des dégâts, paraissait bien présenter un caractère d'urgence : les risques encourus sont réels. De mars à avril, à la demande de l'Inspection générale des carrières, maître d'œuvre pour le compte de la voirie de la Ville de Paris, la société Abrotec fut diligentée pour réaliser une campagne de reconnaissance des sols entre le 93 et le 97 de la rue, ainsi que rue La Vieuville.



Le trou a été comblé à la hâte par du sable, dans lequel l'eau s'infiltrait...

De nombreux sondages et carottages ont été effectués au cours de ces deux mois.

Toutes les investigations avec leurs conclusions ont été consignées dans un rapport d'une cinquantaine de pages daté du 10 mai 2001. Le diagnostic étant établi, le remède est connu : injecter du béton pour consolider le sol.

Voici, résumées, les conclusions du rapport : *Les zones de carrière à ciel ouvert peuvent être à l'origine de décompressions, pouvant évoluer et provoquer l'effondrement de la chaussée sous le poids d'un véhicule ou d'un immeuble par affouillement de ses fondations. De plus, la moindre fuite d'eau de canalisation d'eau potable ou d'eaux usées peut provoquer un lessivage des remblais et engendrer des effondrements. C'est vraisemblablement ce qui s'est produit ici. Compte tenu de ces observations, nous conseillons vivement de procéder à une campagne de confortement des sols et de remblaiement des carrières par injection à partir de la surface.*

L'expert nommé fin août

Cela, c'était en mai. Pendant ce temps, la préfecture de police surveillait l'évolution de la situation et conseillait aux copropriétaires d'effectuer une étude de leur sous-sol avec l'aide de l'architecte de leur syndicat.

Dans plusieurs immeubles de la rue, des fissures sont apparues ou se sont élargies. Dans la cave du 100

rue des Martyrs, juste en face de l'effondrement, un gros pilier de pierre est traversé par une fente allant jusqu'à deux centimètres de largeur.

Cependant il est indispensable, pour exécuter les travaux dans la rue, qu'un rapport d'expert pour un référé préventif soit déposé. Ceci consiste à faire l'état de tous les appartements avant de débiter l'injection nécessaire à la consolidation.

Ce n'est qu'à mi-juin que la mairie de Paris lance une requête pour la désignation de cet expert, qui ne sera nommé que fin août. Ses enquêtes viennent juste de commencer. Son rapport sera rendu fin novembre, dit-on. Là, les travaux pourront débiter... début décembre pour les plus optimistes, pas avant janvier pour les réalistes, car il faut compter avec la "trêve des confiseurs".

Plus de nettoyage

Il ne s'est donc rien passé sur le terrain, rue des Martyrs, depuis le début mars. L'Inspection générale des carrières et les élus n'ont rien fait pour accélérer les choses. Si tout va bien, il aura fallu dix mois pour répondre à un incident de cette gravité. Pourtant, les riverains ont écrit, couru d'administrations en élus ; la presse écrite s'est mobilisée. France 3-Île-de-France a consacré deux reportages à ce sujet. Cela n'a pas modifié d'un iota l'attitude des acteurs concernés.

Des barrières posées aux deux extrémités de ce tronçon de rue empêchent théoriquement le passage des véhicules. En réalité, des automobilistes les déplacent pour faire stationner leur voiture dans la zone fermée.

Il faut aussi signaler les effets secondaires induits par cet effondrement. Les véhicules des services de nettoyage ne pouvant plus passer, la rue n'a plus été nettoyée, sauf par les habitants qui ne supportaient plus l'amoncellement des ordures et déchets et craignaient une dérive au plan sanitaire. La rue n'a plus été visitée, sauf par des personnes indécates qui en ont profité pour balancer leurs lavabos, matelas, vélos... La rue n'a plus été fréquentée par les clients, ni par les habitués ni par les touristes, et la plupart des commerçants se lamentent du chiffre d'affaires qui s'effondre.

L'affiche des copropriétaires

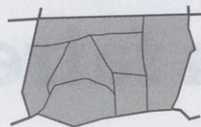
«Le trou qui a, à nouveau, nécessité récemment un nouvel apport de sable, est recouvert de vieilles planches qui laissent passer l'eau de pluie. Il n'est même pas sécurisé», s'indigne un habitant.

Aux deux bouts du tronçon de rue, a été apposée une affiche rédigée par les copropriétaires du 97 et dénonçant cette inaction des services officiels. Le conseil syndical, qui a constitué un dossier complet, avoue que l'angoisse envahit les habitants, devant la solidarité dans l'immobilisme d'une administration murée dans ses certitudes et d'élus de proximité cultivant le silence (si l'on excepte une interpellation de Claude Lambert au conseil d'arrondissement et une question écrite posée par Sylvain Garel). Il est urgent que le maître d'œuvre et les élus communiquent, envoient des signaux rassurants.

Michel Cyprien

Dernière heure : le 5 novembre, réunion "d'explication"

La Ville de Paris annonce qu'elle organise, pour les habitants du quartier, une "réunion d'explication" sur l'accident de la rue des Martyrs, le 5 novembre à 18 h 30, au collège Yvonne-Le-Tac.



Le tri sélectif ne démarrera qu'en octobre 2002

Le tri sélectif des déchets ménagers dans le 18^e arrondissement ne se fera que dans un an, nous annonce Olivier Raynal, maire-adjoint chargé de l'environnement. Autre changement, il n'y aura pas quatre bacs, comme cela a été testé dans les arrondissements pionniers, mais seulement trois, voire deux, afin de tenir compte de l'exiguïté des locaux à poubelles dans de nombreux immeubles.

Le développement du tri des ordures pose aussi le problème de la construction de nouveaux centres de tri. L'un des terrains à l'étude est situé dans le 18^e, sur une emprise SNCF au nord du quartier de l'Évangile, à distance des habitations. Mais, s'il est construit, ce centre n'entrera probablement pas en activité avant 2010.

Le nouveau secrétaire général de la mairie du 18^e vient de Vendée

Jean-Pierre Jannin est le nouveau secrétaire général de la mairie du 18^e, fonctionnaire nommé par le maire de Paris et qui a la charge de diriger l'administration municipale. Il prend ses fonctions début novembre.

Cette nomination intervient après une longue vacance, puisque son prédécesseur, Alain Valentin, avait quitté son poste le 1^{er} août. Jean-Pierre Jannin vient de la mairie de la Roche-sur-Yon. Le fait qu'il ne soit pas issu du corps des fonctionnaires déjà en place à la Ville de Paris est une première historique, car jusqu'à présent la fonction de secrétaire général d'une mairie d'arrondissement avait toujours été assurée par un "Parisien".

Anne Gauthey démissionne de son poste d'adjointe

Anne Gauthey, qui était depuis les élections l'adjointe au maire du 18^e chargée des questions de prévention de la délinquance et de sécurité, a démissionné de cette fonction. Pour raisons familiales, elle ne dispose plus en effet de la disponibilité et du temps suffisants. Elle reste cependant conseillère d'arrondissement.

C'est Serge Frayssé, jusque là adjoint chargé des affaires scolaires, qui la remplace.

Eric Arnaud, qui était conseiller délégué chargé de la Caisse des écoles (c'est-à-dire, principalement, des cantines), devient adjoint chargé des affaires scolaires.

La Fondation du Patrimoine part à la chasse aux trésors cachés

Possédez-vous un vieux puits au fond de votre cour ? ou le lavoir de Gervaise derrière votre immeuble ? ou même une cour qui fut pavée jadis mais qui ne l'est plus ? Bref, êtes-vous l'heureux propriétaire ou voisin d'un site qui mériterait d'être connu ou reconnu, qui nécessiterait en tout cas d'être réhabilité ? Bref, d'un lieu relevant de ce patrimoine architectural et historique qui existe dans toute la France, dans Paris et sans aucun doute dans le 18^e, et qui n'est pas classé et protégé au titre des monuments historiques (il y en a déjà tant) ?

Il y en aurait entre cinq cent mille et un million de sites de ce genre en France, en état de sommeil ou de souffrance : des fontaines, des pigeonniers, d'anciens ateliers, des jardins, lieux de mémoire privés ou publics, pages de l'Histoire grande ou petite.

La Fondation du Patrimoine (organisme privé indépendant sans but lucratif) s'est donné pour mission d'identifier ce patrimoine de proximité, de le faire connaître et de participer à sa sauvegarde. Si

vous êtes propriétaire d'un site intéressant, elle propose de vous aider à trouver une assistance technique et un financement. Et elle s'efforce de contacter des entreprises ou des particuliers disposés à s'engager dans le mécénat.

Retenez tout de même ce critère : les travaux ne peuvent concerner que la partie des bâtiments visible de la voie publique. Il s'agit donc essentiellement de toitures, de façades, de pignons, de cours.

La Fondation vient de renforcer sa délégation parisienne, afin, entre autres, de mieux prendre en charge le 18^e arrondissement.

Alors, habitants du 18^e, levez les yeux, regardez, observez : il y a peut-être dans votre quartier, tout près de chez vous, un "petit patrimoine de proximité", ignoré ou peu connu, qui mériterait qu'on s'intéresse à lui.

Pour sensibiliser les gens, aider

*la partie des bâtiments visible...
Ahahah! et l'ascenseur du métro
c'est pas une partie visible ça et
c'est à restaurer parce que c'est trop
souvent en panne*



à voir ces trésors ignorés, la Fondation invite à des visites-promenades ; la prochaine dans le 18^e, "Sur les pas de Suzanne Valadon", a lieu vendredi 2 novembre.

Rose Pynson

□ Fondation du Patrimoine, délégation Paris, Palais de Chaillot, 1 place du Trocadéro, 75116 Paris. Tél. 01 53 70 05 70. Fax 01 53 70 69 79. www.fondation-patrimoine.com

La fédération Léo-Lagrange probablement candidate pour les quatre centres d'animation du 18^e

Les quatre "centres d'animation" du 18^e seront gérés par la même association ou entreprise privée. Le Conseil de Paris a en effet approuvé la procédure de lancement des appels d'offres, et les associations ou entreprises candidates à la gestion des centres vont pouvoir se faire connaître. Mais dès le départ, un choix est fait : il n'y aura pas quatre appels d'offres distincts, un pour chacun des centres d'animation ; les quatre sont groupés dans un même "paquet" (alors que jusqu'à mainte-

nant ce sont trois associations distinctes qui les géraient). Idem pour la gestion des deux "espaces jeunes".

Compte tenu des sommes en jeu, la Ville de Paris choisira sans doute un organisme qui aura une surface financière importante. Il semble donc que l'on se dirige vers ce que redoutaient certains directeurs actuels de centre : que leurs structures soient confiées à des fédérations nationales, professionnelles de l'animation, comme la fédération Léo-Lagrange, proche du PS, ou les Francs et

Franches Camarades, qu'on dit proches du PC. Si tel était le cas, ces organismes pourraient être tentés de placer leur personnel, dont beaucoup de membres sont aussi des militants.

Une disposition doit cependant, en principe, garantir le maintien des salaires actuels, car obligation est faite de « reprendre le personnel permanent ou d'animation travaillant dans le cadre des missions incluses par la délégation de service public » - ce qui est d'ailleurs purement et simplement conforme au Code du travail. ■

Recensement : des résultats plus détaillés sur le 18^e

De nouveaux résultats du recensement de mars 1999, plus détaillés, viennent d'être rendus publics. Nous le savions, le 18^e reste l'un des deux arrondissements les plus peuplés de la capitale (184 590 habitants, derrière le 15^e) et les plus denses (30 714 habitants au km²).

Nous noterons particulièrement deux caractéristiques des inégalités sociales dans notre arrondissement :

- La part des **scolarisés** ayant 15 ans ou plus est inférieure à 10 %, avec 157 802 personnes, la plus faible de Paris. La proportion des 15 ans ou plus ne possédant aucun diplôme représente 18 % (ceux qui étaient

scolarisés au moment du recensement n'étant pas compris) ; c'est la plus élevée de Paris avec celle du 19^e !

La proportion de diplômés de l'enseignement supérieur (21,7 %) est l'une des plus faibles. Mais la proportion des titulaires d'un diplôme de premier cycle (BEPC, CAP, BEP...), près de 35 %, est l'une des plus élevées.

Ce qui conduit à nouveau à se demander si les jeunes ont tous les mêmes chances d'accès au savoir.

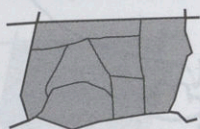
- Le nombre d'**actifs** est de 102 707 personnes (49 273 femmes, 53 434 hommes), mais parmi eux seulement 85 231 avaient un emploi au moment

du recensement. Ce qui donne le taux de chômage le plus élevé après celui du 19^e, en particulier chez les moins de 25 ans.

Parmi ceux qui avaient un emploi, la part des salariés **précaires** reste la plus élevée de Paris avec 17,6 %. Celle des non précaires, c'est-à-dire des personnes ayant un emploi stable, diminue (de 79 % à 71 %) et s'inscrit en-dessous de la moyenne parisienne.

Les non-salariés sont 11,5 %.

La part des actifs employés à **temps partiel** est la plus élevée de la capitale, avec une forte progression entre 1990 et 1999, nous sommes passés de 12,4 % à 17,7 %. ■



Petite chronique mensuelle du métro Barbès

Les travaux de la troisième tranche de rénovation de la station Barbès vont-ils bientôt commencer ? Ils devaient s'ouvrir en octobre, annonçait la RATP (après des mois d'immobilisme), pour s'achever en septembre 2002. (Voir notre dernier numéro.) Mais d'ores et déjà il y a du retard.

Il s'agit de finir l'aménagement de l'espace situé boulevard de la Chapelle, en arrière de la plateforme actuelle, côté Islettes-Guy Patin : pose des cabines d'ascenseurs, équipement des escaliers mécaniques, aménagement des sols et des quais de la ligne Nation-Dauphine.

La RATP nous informe que les autorisations d'emprise pour la mise en place du chantier ont été données par la préfecture de police et la Ville de Paris. L'acheminement des bungalows pour le cantonnement des entreprises, par convoi exceptionnel, était prévu pour la nuit du 24 au 25 octobre, mais, par suite d'un désaccord entre la RATP et les services de la voirie, il a été reporté : peut-être autour du 10 novembre. Deux à trois semaines sont nécessaires pour viabiliser le chantier : adductions d'eau, raccordements électrique et sanitaire. Les travaux doivent débiter aussitôt après... donc bien plus tard que la date annoncée.

Une réunion d'information ouverte aux habitants des 9^e, 10^e et 18^e arrondissements est envisagée. La RATP cherche une salle. Nous avons l'intention, pour notre part, d'ouvrir une rubrique régulière sur l'évolution des travaux.

Brigitte Bâtonnier



Les militants de Paris-Goutte d'Or distribuent leurs tracts à la station.

«Barbès station-poubelle» : le ras-le-bol de Paris Goutte d'Or

Ils étaient une dizaine, le 12 octobre au petit matin, sur les escaliers des deux entrées de la station Barbès-Rochechouart, à distribuer des petits papillons. Non, ce n'était pas, à cette heure matinale, de la pub pour des marabouts aux dons hérités du ciel et de leur père, mais une manifestation de ras-le-bol devant l'état des lieux, organisée par l'association Paris Goutte d'Or.

Transformés en hommes et en femmes sandwichs, arborant l'inscription «Barbès station-poubelle, dix ans de chantier, ras-le-bol» ou des pancartes «la RATP s'en tape», ils ont distribué aux usagers trois mille papillons qui affirmaient la même revendication, en leur demandant de les remettre au guichet.

Ils ont également adressé au responsable de la station une lettre exprimant le mécontentement des usagers devant «le chantier en déshérence» et demandant «d'être clairement informés des mesures actuellement prises par la RATP pour

mener à bien, dans les délais les plus courts, la rénovation prévue» et donc «un affichage dans la station du calendrier des travaux».

À la Régie, on affirmait «être conscient du problème» et être «pour tout ce qui peut faire avancer le débat». «La RATP souhaite que les travaux se déroulent vite et bien, c'est dans l'intérêt de tous», nous a dit le responsable de la station, avançant cependant les problèmes financiers et matériels à résoudre.

«Le problème est global, dit-il. Il faudrait rénover la station mais aussi l'environnement, par exemple le Louxor qui est classé mais qu'on laisse tomber en ruine, pour redonner vie au quartier, préserver son caractère, mais assurer également sécurité et tranquillité.»

Du côté de la police, on a été alerté et on est venu voir, mais on a laissé faire. Les militants de Paris Goutte d'Or n'ont pas été embarqués comme des malfaiteurs. Cela aurait été un comble !

Casse d'orange

Lundi 1^{er} octobre, jour J pour l'achat des cartes orange. Que croyez-vous qu'il arriva à la station Barbès Rochechouart ? Le distributeur automatique était cassé, bien sûr, ce jour-là spécialement.

Ce sont des choses qui arrivent, mais pourquoi la direction de la Retape (RATP), l'ayant constaté, n'a-t-elle pas doublé la seule et unique préposée au guichet ? (Il y a la place pour deux.) Oh non, vous n'y pensez pas ! Résultat : une queue s'étalant jusqu'aux portillons (à 8 h 30, il fallait vingt-deux

minutes pour aboutir au guichet), et avançant gentiment, ou moins gentiment. La pauvre dame à la caisse s'est fait engueuler, comme si elle était responsable...

Parmi les queueistes, il y avait une dame allemande cornaquant quarante adolescents. Elle a acheté quarante-et-un tickets valables un jour, que la guichetière lui a passés, cinq par cinq, car le petit trou lui donnant jour sur l'extérieur ne lui permettait pas d'en enfourner plus. Vive la RATP.

M.P.L.

SUR L'AGENDA

Dans cette rubrique, nous publions des annonces de réunions, expositions, manifestations, qui nous sont communiquées par des associations ou organismes de diverses natures.

■ Exposition et conférence sur l'euro à la mairie

Dans la salle des fêtes de la mairie du 18^e se tient, du 29 octobre jusqu'au 10 novembre, une exposition sur l'euro. Le 8 octobre à 20 h, à la salle des mariages, une conférence-débat sur l'euro, pour les commerçants et artisans.

■ 5 novembre : Débat sur la répression des Algériens en 1961

À l'Olympic café (20 rue Léon), lundi 5 novembre à 20 h 30, conférence-débat avec Gérard Streiff, ancien journaliste à l'Humanité, auteur de *Les caves de la Goutte d'Or* (éd. Polarchive Baleine), pour la commémoration de la répression sanglante de la manifestation des Algériens à Paris le 17 octobre 1961.

■ 7 novembre : «Ça bouge à La Chapelle», réunion de Cactus

Une crèche rue du Canada ? Les jardins d'Éole ? Le site Pajol ? L'îlot Caillié ? L'impasse Dupuy ? La vie quotidienne dans le quartier de La Chapelle ? L'association Cactus invite les habitants à en débattre mercredi 7 novembre, à 20 h, à l'École normale sociale, 2 rue de Torcy. (Rens. 01 42 05 09 36.)

■ 15 novembre : Les projets de la mairie sur La Chapelle

Jeudi 15 novembre à 18 h 30, à la mairie du 18^e, la municipalité présente aux associations l'ensemble des projets de la Ville sur le quartier de La Chapelle : impasse Dupuy, îlot Caillié, site Pajol, cour du Maroc...

■ 20 novembre : Un film sur le massacre du 17 octobre 1961

Accueil Goutte d'Or présente, le 20 novembre, à 20 h, à la salle Saint-Bruno, le film *Une journée portée disparue*, de Philippe Brooks (habitant du 18^e) et Alain Hayling. Ce film, moyen-métrage de 57 minutes, relate la répression sanglante de la manifestation d'Algériens à Paris le 17 octobre 1961.

■ 18 novembre : Après-midi loto à Charles Hermite

L'Association Charles Hermite organise une après-midi loto, dimanche 18 novembre à partir de 13 h 30, salle paroissiale, 44 rue Charles Hermite. 10 F le carton, 20 F les trois. 10 000 francs de lots (téléviseur, aspirateur, fer à repasser, disques, jambon, etc.). Ouvert à tous (jeux réservés aux adultes, les mineurs ne sont admis qu'avec leurs parents).

■ 25 novembre : Thé dansant à Amiraux-Simplon

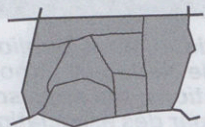
Dimanche 25 novembre, Simplon en fêtes organise un thé dansant de 14 h 30 à 18 h, au 140 rue de Clignancourt. Valse, musette, tango, etc. Contact : Bruno Tardito, 01 42 23 32 76. E-mail : simplon-en-fetes@caramail.com

A VOTRE DISPOSITION
TOUS LES JOURS
de 6 h à 20 h



Mimogea
LIBRAIRIE • PAPETERIE

15, rue des Abbesses, 75018 Paris
Tél. 01 42 52 01 55. Fax 01 42 52 71 31



À la mairie du 18e, les Assises des associations

Quel partenariat entre associations et élus, et entre les associations elles-mêmes ? C'est pour en discuter qu'étaient réunies, le 13 octobre, à la mairie du 18e, les *Assises de la vie associative*. Elles doivent préfigurer les *États généraux* prévus ultérieurement au niveau de Paris. Elles se sont déroulées en quatre ateliers : politique de la ville, culture et proximité, réforme du CICA, et Maison des associations.

Bien entendu, beaucoup de questions n'ont pas pu être abordées, ou traitées à fond, dans le temps imparti. Il faut que le débat se poursuive. Notamment, la question capitale (bien que difficile) des *conseils de quartier* n'a pas été abordée.

Voici quelques notes prises au cours de la journée, et qui ne prétendent pas être complètes...

● Politique de la ville

Il faut s'entendre sur les mots : ce qu'on appelle "politique de la ville" dans les documents officiels, ce sont les "contrats de ville", c'est-à-dire ce qu'on appelait auparavant DSU, *développement social urbain*, et encore auparavant DSQ, *développement social des quartiers*. (Quelle manie de changer les noms à chaque fois qu'on modifie les règles de fonctionnement !) Mais les participants aux Assises ont élargi le débat à bien d'autres aspects des relations de la Ville avec les associations.

Concernant le DSU, trois quartiers du 18e en bénéficient : la Goutte d'Or, La Chapelle, les cités entre Porte de Clignancourt et Porte de Saint-Ouen. Certains intervenants se sont demandé pourquoi d'autres quartiers, par exemple Simplon, ne sont pas inscrits dans ce dispositif.

Les participants ont réclamé que la politique mise en œuvre dans le cadre des *contrats de ville* ne se substitue pas aux actions engagées par les associations mais apporte un "plus". Ils se sont demandé aussi comment l'État, qui a une politique nationale pour l'école, le logement, la sécurité, s'inscrit dans une politique de quartier au travers de l'Éducation nationale, des bailleurs sociaux, de la police...

Ils ont également souhaité plus de lisibilité et de transparence dans l'attribution des subventions : puisque leur attribution dépend d'un dossier unique, qu'il y ait un "guichet unique" pour leur versement. Et surtout, qu'elles soient versées à temps ! Les retards de versement ont un effet pervers : les associations étant obligées de trouver elles-mêmes un fi-

financement provisoire pour leurs activités en attendant le versement de la subvention, le résultat est qu'ensuite cet argent public sert à payer des agios ou des intérêts d'emprunts...

Les participants voudraient qu'on tienne compte de l'évolution de certaines associations qui grandissent et assurent de nouvelles activités.

Autre souhait : pouvoir être aidés par des experts indépendants sur certains dossiers. Un des exemples cités : le réaménagement des boulevards.

Une aide technique est demandée pour les démarches administratives : «Ce sont des kilos de papier qu'il faut remplir, des dizaines de coups de téléphone qu'il faut donner», dit un intervenant. Le temps qui y est consacré l'est aux dépens des activités propres des associations.

Problème des locaux : certains propriétaires de logements sociaux, à commencer par l'OPAC, n'appliquent pas la loi qui exige des locaux associatifs à partir de cinquante habitants dans un immeuble, et cherchent à louer des locaux commerciaux aux associations, au prix fort. Les subventions aux associations servent ainsi à subventionner... l'OPAC.

● Culture et proximité

L'atelier culture a insisté sur plusieurs axes : s'engager dans des actions à long terme plutôt que ponctuelles ; veiller à l'ouverture vers de nouveaux publics tenant compte de leurs attentes ; ne pas s'enfermer dans une culture "élitiste" ni dans une culture "marchande" mais trouver une troisième voie, jouant sur la proximité et l'implication des gens qui doi-

vent être acteurs autant que spectateurs ; avoir toujours une exigence de qualité artistique et ne pas confondre culture de proximité avec "petite" culture ou "ghettoïsation" de la culture.

L'accent a également été mis sur l'inter-associatif, la mise en réseau, la circulation d'informations, la mise en œuvre de projets en commun.

Enfin, on a évoqué le besoin de locaux pour se rencontrer, et pour la création.

● Le CICA

CICA, ça signifie *conseil d'information et de concertation d'arrondissement*. Cette instance a été créée par la loi de 1982 qui donnait un début d'autonomie aux arrondissements de Paris, Lyon et Marseille. Le CICA regroupe (une fois par trimestre en principe) les représentants des associations et les élus de l'arrondissement, avec éventuellement des personnalités compétentes.

Le fonctionnement du CICA crée une insatisfaction : il est sans doute un lieu d'information (partielle), mais de concertation, assez peu. Peut-il en être autrement ? Certains ont proposé de constituer une instance paritaire d'animation du CICA, qui préparerait les réunions, discuterait des ordres du jour et examinerait leurs suites. Cette instance pourrait aussi, entre deux CICA, organiser des débats sur thèmes spécifiques.

● Maison des associations

Le projet d'une Maison des associations dans le 18e est en marche. Il semble enfin qu'elle pourrait occuper l'hôtel Mathagon (75 rue Marcadet), ou du moins une partie de celui-ci, sur 400 m². (Car il y a aussi le projet d'installer à l'hôtel Mathagon une "maison de la justice", qui ne serait pas inutile.)

On est encore loin du démarrage des travaux et la rénovation du bâtiment durera plusieurs années. L'idée a donc été lancée de chercher un lieu intermédiaire pour que le projet prenne forme, une sorte de test grandeur nature.

Une telle maison ne devrait en rien remettre en cause la mise à disposition d'autres lieux décentralisés, ni

se substituer aux locaux inter-associatifs de quartier.

Elle devrait être un lieu de promotion de la vie associative, par la mise à disposition de locaux (permettant réunions, expositions, création artistique) mais aussi de services, un lieu d'élaboration de projets inter-associatifs, un lieu d'échanges de compétences.

La gestion devrait être une gestion partenariale, entre associations adhérant au projet, «sans exclusion ni discrimination», et les élus.

Il a été demandé aux associations de bien vouloir renvoyer le questionnaire envoyé à ce sujet. (Quarante questionnaires retournés à ce jour.)

Compte-rendu établi par
Brigitte Bâtonnier, Nadia Djabali,
Marie-Pierre Larrivé

Candidatures ouvertes pour le conseil des résidents étrangers

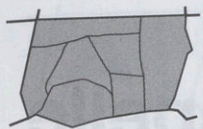
Premier pas vers une participation des étrangers à la vie municipale : le maire de Paris va créer un "conseil de la citoyenneté" de 90 membres, qui est destiné à représenter les étrangers vivant à Paris et non membres de l'Union européenne. (Ceux de l'UE ont déjà le droit de voter et d'être candidats aux élections municipales.)

C'est ce qui a été annoncé aux "Assises de la citoyenneté" qui se sont tenues le 27 octobre dans le 18e, comme dans les autres arrondissements.

Ce conseil sera consulté sur les aspects de la vie municipale concernant ces résidents étrangers. Ses membres seront nommés par le maire de Paris, choisis parmi ceux qui auront été candidats. Les candidats sont donc invités à se faire connaître en allant chercher un dossier à la mairie du 18e et en le renvoyant avant le 21 novembre. Il faut 18 ans minimum. Il y aura huit représentants du 18e dans ce conseil.

Le fait que le maire de Paris nomme lui-même les membres de ce conseil et qu'il décide sur quoi il les consultera, limite évidemment la portée de cette initiative. C'est un début, mais les participants à la réunion du 27 octobre ont, en majorité, rappelé leur demande d'un droit de vote plein et entier aux élections locales pour tous les étrangers résidant en France.





A Château-Rouge, à nouveau la situation se dégrade, malgré la présence massive des CRS.

Samedi 20 octobre, l'association *Droit au calme* manifestait à Château-Rouge. Des tracts en français et en arabe avaient été distribués et collés dans tout le secteur.

Près de cent cinquante personnes ont fait le tour du quartier. Outre «*Vaillant au boulot*», le leitmotiv le plus scandé était «*La rue aux habitants, pas aux trafiquants*». Une halte a eu lieu devant la rue Ernestine : c'est là qu'est domicilié Daniel Vaillant. Mais un cordon de policiers en empêchait l'accès.

François Lamude, président de *Droit au calme*, a énuméré les objectifs : refus de tous les trafics qui se déroulent dans le quartier – trafic de drogue, marché aux voleurs, trafic de femmes, ventes de denrées alimentaires avariées ou de produits cosmétiques illégaux –, refus du bruit, de la saleté, de l'impossibilité de circuler...

Les organisateurs n'avaient pas voulu que des politiques se joignent à la manifestation : c'est une action des habitants, pas de confusion des rôles, indiquait François Lamude.

Le marché aux voleurs est réapparu

Pour comprendre cette colère, il suffit de se promener dans les rues du quartier. Boulevard Barbès, près du métro Château-Rouge, le trafic de drogue se déroule ouvertement. Des toxicomanes, dans la cabine téléphonique vitrée, y allument en plein jour leur «*pipe*» de crack, à trente mètres des cars de CRS.

La présence massive des CRS depuis le début de l'année avait entraîné une diminution des nuisances. Notamment, le marché aux petits voleurs avait presque disparu. Il est à nouveau là : tous les soirs, rue de Panama, plusieurs dizaines de personnes, en groupes denses, vendent et achètent tranquillement des téléphones mobiles, tandis qu'à un bout de la rue des patrouilles de trois ou quatre CRS déambulent en bavardant, et tandis qu'à l'autre bout d'autres CRS, assis dans leur car, attendent que le temps passe.

La nuit, rue de Suez, rue de Panama, rue des Poissonniers, les attroupements d'hommes qui boivent de la bière et s'interpellent en criant jusqu'à 2 h du matin, ont réapparu.

Rue Richomme, où le crack avait disparu à la suite des plaintes des parents d'enfants des deux écoles et de la crèche, il est revenu. Rue Myrha, rue Léon, les scènes de violence sont monnaie courante...



A la manifestation de *Droit au calme* (Dac) le 20 octobre.

Des manifestants de La Chapelle rejoignent ceux de Stalingrad contre le trafic de crack

«**B**raderie du quartier La Chapelle», «*Ras-le-bol de l'insécurité et de la drogue*», «*Pour que les effectifs de police dans notre quartier soient plus importants*». On entendait ces slogans le mardi 9 octobre dans le cortège de 200 manifestants, parti de la Porte de la Chapelle, qui a rejoint au métro La Chapelle un autre cortège venu de Stalingrad.

Tous les mardis soirs

Depuis le 18 septembre, tous les mardis soir, avait lieu à partir de Stalingrad une marche pour exiger qu'on déloge dealers et consommateurs de crack : «*Notre quartier autour de la place Stalingrad est devenu invivable, pourri par le trafic de crack*, expliquent les organisateurs. *Femmes agressées, enfants menacés, commerçants harcelés, escaliers squattés... Un pâté de maisons rue d'Aubervilliers est devenu une zone hors-la-loi... La police ne fait pas son travail !*»

C'est avec ces manifestants que ceux de La Chapelle ont fait la jonction. C'est *Entraide 18*, dirigée par Serge Lebigot, qui avait organisé la manifestation dans le 18e. Elle a rassemblé plusieurs associations : *commerçants de la rue de la Chapelle*, *collectif Stop la drogue*, *collectif Madone*, *Handimédia*, *association du 93 rue de la Chapelle*, *amicale des locataires de la cité Charles Hermite*, *Pluriel 18*, *Objectif 18*.

Dans le cortège on reconnaissait Claude Lambert et Roxane Decorte (RPR), et J.-P. Pierre-Bloch (DL).

Les organisateurs des marches de

Stalingrad ont décidé, après le 9 octobre, une pause d'un mois.

Ces rendez-vous hebdomadaires révèlent à quel point la lutte contre la toxicomanie est un sujet compliqué. Parmi les associations présentes, certaines sont conscientes que la toxicomanie est un problème de santé publique et qu'il ne peut être résolu uniquement par une augmentation des effectifs de police.

Mais comment concilier les demandes d'habitants qui souhaitent une disparition «*immédiate*» des dealers et toxicomanes, et les exigences d'une politique efficace qui ne révèle des résultats que sur un long terme ?

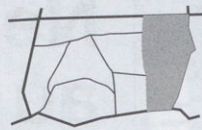
Vœu et contre-vœu

Au conseil d'arrondissement du 18e, Roxane Decorte a déposé un vœu demandant «*la tenue rapide, et tous les quinze jours, d'une table ronde entre des riverains, les associations, la Ville de Paris, les élus du 18e et le préfet de police, afin que des mesures soient prises pour rendre effective l'interdiction du trafic de drogue, et afin de faire le point sur l'évolution de la situation.*»

Un «*contre-vœu*» déposé par Annick Lepetit, maire du 18e, a été adopté. Il demande une réunion «*dans les plus brefs délais*» avec les associations et les élus du 10e, du 19e et du 18e, la municipalité de Paris, les commissaires d'arrondissement, la *Coordination toxicomanie*, afin de chercher des solutions pour les trois quartiers. Cette réunion aura lieu le 8 décembre.

Nadia Djabali

Chapelle



Les Restos du cœur sur le site Pajol

Chaque année, les Restos du cœur sont obligés de trouver des locaux pour leurs centres de distribution de vivres. Pour l'hiver 2001-2002, c'est sur le site Pajol-Département qu'ils s'installent (20 rue du Département, dans le bâtiment destiné à accueillir plus tard un IUT). Les responsables des Restos du cœur ont rencontré le 25 octobre 2001 les associations du quartier pour présenter leur action.

Cour du Maroc : le Conseil de Paris pour un grand jardin

Le litige sur la cour du Maroc avait provoqué une cassure dans la majorité de gauche du 18e : les Verts, avec le RPR, demandaient que la totalité de ce terrain soit consacrée à un grand jardin public, mais les socialistes avaient refusé de s'associer à ce vœu. La SNCF, propriétaire du terrain, veut en effet qu'une partie soit utilisée pour l'extension des entrepôts Tafanel. (Voir notre dernier numéro.)

Au Conseil de Paris, tout le monde s'est réconcilié. Une longue réunion au sein de la majorité de «*gauche plurielle*» avait abouti à un accord. Devant le Conseil les Verts ont présenté un vœu, qui a été voté à l'unanimité. Il dit :

«*La cour du Maroc doit devenir un espace vert le plus grand possible, intégrant la totalité de ce site. Dans cette optique, un groupe de travail se réunira pour examiner le transfert de l'entreprise Tafanel sur un autre ou d'autres sites parisiens desservis par le rail et permettant de rationaliser l'activité du fret ferroviaire à Paris.*»

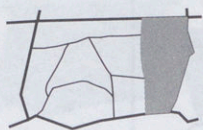
Le groupe de travail s'est réuni le 17 octobre 2001. D'autres réunions suivront. Il rassemble des élus (des adjoints au maire de Paris et les maires du 18e et du 19e), des représentants du préfet, de la SNCF, de l'entreprise Tafanel...

La force de la SNCF dans cette discussion, c'est qu'elle est propriétaire du terrain et peut accepter ou refuser de le vendre à la Ville de Paris. La force de la Ville de Paris, c'est que c'est elle qui délivre les permis de construire, et que l'extension des entrepôts Tafanel ne peut pas se faire sans permis de construire. La négociation sera serrée.

Le cirque Médrano sur la cour du Maroc

Le cirque Médrano s'installera dans la cour du Maroc du 1er au 22 décembre 2001, avec entre autres ses tigres, ses chevaux et chameaux, ses éléphants, ses otaries, la «*roue infernale*», des clowns musicaux, des équilibristes, des sangles aériennes...

En signe d'amitié pour les habitants du quartier, la direction du cirque a réservé deux cents places aux adhérents de l'association *Les jardins d'Éole*, le dimanche 9 décembre 2001.



Neuvième cas de tuberculose au centre de tri postal de La Chapelle

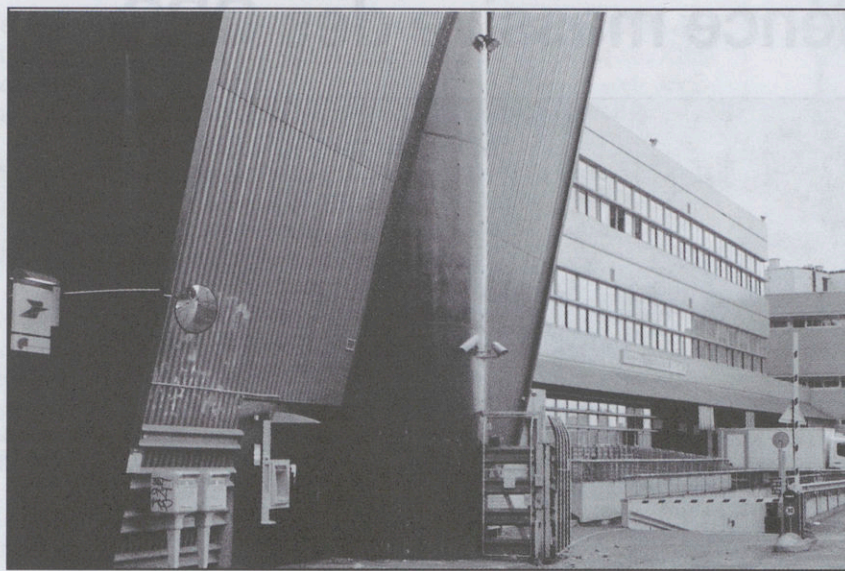
Depuis décembre 1998, neuf cas de tuberculose ont été décelés au centre de tri postal La Chapelle ; un nombre inhabituel dans un temps aussi court. Le dernier remonte à septembre dernier et concerne un employé du bureau de poste, qui se trouve dans le même bâtiment que le centre de tri.

Tout a commencé en 1998, avec une suspicion de tuberculose chez un employé qui rentrait de voyage. Un dépistage de masse a alors été entrepris sur l'ensemble des employés, concernant 235 personnes environ. À ce stade aucun cas de tuberculose n'a été découvert. Mais en 1999, un employé du restaurant administratif contracte la maladie ; un nouveau dépistage est alors entrepris, révélant quatre cas, dont au moins un contagieux. Deux de ces employés travaillaient au restaurant et deux au centre de tri.

À l'intérieur ou à l'extérieur

En 2000 un sixième cas a été déclaré, puis deux jusqu'en février 2001. Un typage des bacilles a alors été confié à l'institut Pasteur, pour déterminer si ces cas provenaient tous du même foyer. L'institut Pasteur a examiné huit cas. Un des bacilles n'a pas pu être retrouvé, car il s'agissait d'une forme de tuberculose non pulmonaire.

Le centre de tri postal de La Chapelle est situé au 20, boulevard de La Chapelle, pas loin du métro du même nom, entre la rue Philippe-de-Girard et les voies ferrées. C'est là que sont triées, notamment, toutes les lettres au départ relevées dans les divers bureaux de poste et les boîtes aux lettres des rues du 18^e arrondissement.



Au premier plan à gauche, le bureau de poste. À droite, le centre de tri.

re. D'après le docteur Cuche, médecin du travail, cinq des autres bacilles seraient identiques, ce qui signifierait que la tuberculose a été contractée par contagion. Mais, pour en avoir la certitude, il faudrait connaître la méthode qui a été employée pour le typage, l'identification des bacilles étant difficile.

Enfin les deux autres cas auraient des bacilles différents, ce qui signifierait que la tuberculose a été contractée à l'extérieur du centre de tri.

Encore une fois, ces résultats ne peuvent être affirmés avec certitude. En revanche, il apparaît que sur huit employés du restaurant administratif, quatre ont été malades. Le docteur Cuche a tendance à penser que la maladie a été décelée trop tard à la cantine et que le bacille s'est propagé ainsi dans un groupe en contact étroit. Les autres cas relèveraient d'une coïncidence. L'employé du guichet qui a contracté la maladie récem-

ment ne mangeait pas au restaurant administratif.

À la demande du CHSCT (Comité d'hygiène, de sécurité et des conditions de travail), un nettoyage a été effectué dans tous les locaux, par précaution, et le restaurant administratif a été désinfecté. Cependant il est établi que le bacille ne peut pas demeurer dans la poussière. La contagion ne peut pas avoir lieu, par exemple, par des sacs postaux.

Une maladie qui avait presque disparu...

La tuberculose (appelée aussi l'ptisie) a été pendant plusieurs siècles une maladie très répandue, très grave, souvent mortelle, car on n'avait pas d'autre remède que le repos et "le bon air". Elle a reculé à partir de la fin des années 1940, grâce à la découverte des antibiotiques, grâce aussi au dépistage, à la vaccination et aux progrès de l'hygiène. En France, elle était devenue extrêmement rare, et à peu près toujours guérissable. Mais depuis quelques années on note un regain de cette maladie, avec un taux assez fort en Île-de-France. Mais il n'existe pas de statistiques à l'échelle de l'arrondissement.

Elle se transmet uniquement par contagion, par la toux principalement. Elle est susceptible d'être développée par des organismes déjà affaiblis, en mauvais état de santé général. La malnutrition, l'alcoolisme ou la présence du VIH (virus du sida) favorisent la maladie. Elle est liée à la précarité des conditions de vie et à la promiscuité.

Quant au vaccin, qui est pratiqué sur tous les enfants nés sur le territoire, son efficacité est controversée dans le milieu médical.

La présence de la maladie sur leur lieu de travail a naturellement inquiété les employés, et semble avoir créé des tensions sociales entre les responsables du centre de tri et les syndicats. D'après Pierre Bailbé, délégué syndical CGT, l'attitude de la direction du centre contribue à obscurcir les faits. Il lui reproche de faire de la rétention d'information, notamment en n'ayant pas immédiatement alerté les syndicats du neuvième cas.

Auprès des proches

Par ailleurs, M. Bailbé estime que la direction a longtemps voulu croire que ces cas n'étaient pas liés entre eux. Ce serait seulement le 4 octobre 2001, lors d'une réunion de la DPNO (Direction de la Poste pour Paris nord et ouest) que M. Bailbé aurait été informé que dans cinq cas les bacilles étaient identiques. Au cours de cette réunion, les syndicats ont obtenu qu'ait bientôt lieu une nouvelle réunion extraordinaire du CHSCT, comme cela avait été le cas pour les huit autres malades, réunion qui avait été d'abord refusée pour le neuvième cas, parce qu'il travaillait aux guichets et non dans le centre de tri.

Il regrette que les employés n'aient pas tous la possibilité d'avoir un entretien individuel avec le médecin sur ce sujet. De même il n'y a pas eu pendant trois ans de suivi effectué pour les agents mutés ou arrivés à l'échéance d'un contrat à durée déterminée, ni pour les familles et les conjoints. Le docteur Cuche nous a cependant précisé qu'une étude était en cours auprès des proches des malades.

Sans nouvelles

Pour le centre de tri de La Chapelle, il semble donc que le suivi et la prévention soient désormais mis en place, mais on peut raisonnablement s'inquiéter du sort des huit premiers malades, dont on n'aurait aucune nouvelle : d'après M. Bailbé, parmi eux quatre étaient titulaires et ont été mis en pré-retraite ou mutés ; et les personnes en contrat à durée déterminée ne seraient plus employées actuellement.

Ceux qui travaillaient dans les cantines dépendaient de la Sodexho et ne travailleraient plus, non plus, au centre de tri. Enfin deux des malades sont décédés, parmi eux une femme de 38 ans et un homme de 40 ans, mais aucun communiqué de la direction n'a établi la cause de leur mort. Le docteur Cuche nous précise que la femme était en mauvais état de santé et que la tuberculose ne serait pas à l'origine de sa mort.

Karine Balland

autre
monde

**AUTREMONDE, association humanitaire,
recherche de jeunes bénévoles**
pour ses différentes actions :

Cours d'alphabétisation pour adultes
Centre d'accueil de jour
Tournées nocturnes dans les gares parisiennes

Contactez-nous : 01 43 14 96 87

Clignancourt



Rue Ramey, une petite bibliothèque d'immeuble

C'est un immeuble de la rue Ramey, géré par un syndic bénévole. Les propriétaires, qui y sont majoritaires et pour la plupart des artistes (un peintre, des sculpteurs, un musicien, une chanteuse), ainsi que les locataires, s'arrangent pour entretenir le lieu et le rendre convivial. Ils se répartissent les tâches concernant la gestion de l'immeuble et assurent ensemble, avec une cordialité digne de l'âge d'or, les petits travaux quotidiens tout en s'adonnant à un véritable échange culturel.

L'année dernière, les deux artistes d'Ange et Damnation ont installé quelques étagères à l'entrée de l'immeuble, dans le hall, lieu privilégié où tous les riverains se croisent,

là où déjà chacun affichait des informations concernant ses propres expositions ou des manifestations culturelles "incontournables". Elles y ont entreposé des livres afin de les mettre à disposition des voisins. Depuis, la bibliothèque grandit et s'engraille de ces nourritures spirituelles : les ouvrages disparaissent et réapparaissent, se volatilisent ou cèdent cordialement leur place à d'autres.

Jacques Prévert côtoie A. C. Clarke, Eschyle, Claude Sarrute et Tahar ben Jelloun, *Le roi des aulnes* repose sur *Le souvenir du triangle d'or*, et comme par une ironie du sort, on trouve, réunis dans un classement provisoire, *Histoires de*



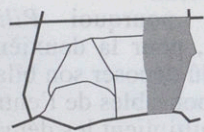
Nicolas Gallon

fantômes, Éros et Thanatos, Les mains de la déesse noire, Les pionniers du chaos... de la science-fiction à la poésie, en passant par la bande dessinée, divers et variés, tous les

bouquins cohabitent fraternellement. Une seule exigence : la bibliothèque n'est pas un dépotoir, en aucun cas il ne faut y balancer ses "navets" !

Cendrine Chevrier

Chapelle



Une belle histoire de science au collège Marx-Dormoy

Ensemble, des collégiens de Marx-Dormoy, des élèves de l'École centrale (la plus illustre des écoles d'ingénieurs en France, avec Polytechnique) et des chercheurs du CNRS s'interrogent sur des questions de sciences. Pourquoi un objet flotte-t-il ? Comment un avion vole ? L'analyse des boissons ? Comment se forme un arc-en-ciel ? La construction d'une soufflerie ?...

Ils sont fiers, ces élèves de Marx-Dormoy. Des sourires et des yeux pétillants se posent sur leurs carnets scientifiques et leurs projets exposés à l'occasion de la *Fête de la science*, au ministère de la Recherche, dans le stand du CNRS (Centre national de recherche scientifique). On y voyait de belles maquettes intitulées "prototype de soufflerie pour l'étude des profils d'ailes", "prototype Icare n° 2 fuselage thermoformé", réalisées par une classe de cinquième.

La "mission innovation pédagogique" du rectorat de Paris a sélectionné cette initiative comme «*expérience innovante et réussie*». Le projet du collège de Marx-Dormoy sera présenté au Salon de l'éducation du 21 au 25 novembre 2001.

Sur le modèle de la recherche

Cette initiative originale est née l'an dernier de la volonté de Sandy, professeur de technologie, avec la complicité d'un parent d'élève, Patrick, professeur à Centrale. «*Pour répondre au problème du cloisonnement des connaissances des enfants*, explique Sandy, *il nous a paru nécessaire de prendre un modèle de recherche scientifique c'est-à-dire le travail en équipe et l'utilisation d'outils et de méthodes : cahier de manipulations, hypothèse scientifique, expériences à*

mettre en place, observation des expériences, conclusions.»

«*L'intérêt d'un tel projet, ajoute Patrick, c'est de permettre à une classe d'être encadrée par des jeunes étudiants ingénieurs en groupe, qui ne sont ni dans le monde des salariés adultes, ni dans le monde des enfants, sur des sujets choisis par les élèves eux-mêmes. Cette façon différente d'enseigner les sciences, sur des questions qui intéressent et interpellent les enfants, avec l'apprentissage des méthodes expérimentales, est motivante.*»

Une nouvelle image des sciences

Sur leurs travaux de temps libre, les étudiants de l'École centrale, par groupes de quatre élèves de cinquième et un élève ingénieur, ont abordé de nombreuses questions scientifiques à l'heure des cours de physique. Anne, professeur de physique, raconte : «*Les enfants sont plus volontaires, ils arrivent plus tôt en classe. C'est pour eux une formidable opportunité de travailler avec des élèves ingénieurs qui leur apportent une nouvelle image des sciences.*»

Djibril, 13 ans : «*J'ai appris la méthode des chercheurs, c'était mieux, on pouvait les tutoyer, on était moins en classe... C'est nous-mêmes qui choisissons le sujet, on était plus libres.*»

Pour la rentrée 2002, des étudiants-ingénieurs volontaires sont déjà inscrits, ils vont consacrer entre 150 et 160 heures à ce projet. «*C'est une expérience pour nous-mêmes*, explique Jean-Baptiste, *un de ces étudiants. Les enfants posent de bonnes questions, c'est un excellent exercice d'y répondre simplement, je vais par faire ma culture scientifique grâce à eux.*»

Nathalie Cardailhac

La nouvelle "équipe de développement local" de La Chapelle

L'équipe de développement local du quartier de La Chapelle est à pied d'œuvre, mise en place depuis septembre dans le cadre du *contrat de ville* (contrat de DSU, développement social urbain) signé entre l'État et la municipalité de Paris, l'an dernier.

Deux permanents sont à la disposition des habitants et de leurs associations : Patrick Chossat, responsable, et Sylvie Amzi. Ils devraient bientôt être rejoints par une troisième personne.

Ils disposent d'un local, 24-26 rue Raymond-Queneau, mais espèrent pouvoir déménager rue Doudeauville, au carrefour Marx-Dormoy : «*Ce serait plus central, mais surtout plus pratique, plus facile d'accès, car il s'agit d'un local en rez-de-chaussée alors qu'actuellement nous sommes au premier, dans un immeuble d'appartements avec un digicode que nous ne pouvons divulguer à tous vents.*»

On peut cependant prendre rendez-vous, ils sont là de 9 h 30 à 19 h, du lundi au vendredi (01 42 05 10 11). Ils s'affirment disponibles même le week-end !

Patrick a fait des études de psychologie et sciences de l'éducation, Sylvie de géographie spécialisée dans l'aménagement du territoire. Ils ont déjà œuvré dans le cadre de la "politique de la ville", mais ni l'un ni l'autre ne connaissaient le 18^e, encore moins La Chapelle. Sylvie vient même de Savoie. «*Ce n'est pas plus mal. C'est même un atout de partir avec un regard neuf et neutre, sans préjugés ni a prio-*

ri», souligne Patrick Chossat, expliquant leurs objectifs et leur programme : établir d'abord, avec les acteurs de la vie locale, un diagnostic de terrain (qui sont les gens, les institutions, les associations de La Chapelle, que font-ils, que veulent-ils, quels problèmes soulèvent-ils, quels points positifs relèvent-ils aussi ?) pour aboutir à «*un constat qui devrait faire consensus*».

Viendra ensuite la définition d'axes prioritaires puis l'élaboration, pour le printemps, d'un "projet de quartier" qui devrait s'inscrire dans la durée, celle du contrat qui expire en 2006.

«*Nous souhaitons que ce soit un projet cohérent et réalisable, et que tous s'y sentent impliqués. S'il ne doit voir le jour qu'en été, ce n'est pas grave. L'essentiel est d'aller ensemble au fond des choses, au-delà des jugements péremptifs et parfois contradictoires, des envies de résultats immédiats et des frustrations que cela implique...*»

«*Nous ne voulons pas superposer une nouvelle structure à celles qui existent. La Chapelle ne nous a pas attendus pour prendre des initiatives. Nous sommes là pour écouter ceux qui agissent, les aider, leur permettre de se coordonner : conseillers oui, prescripteurs non.*»

Ils entendent également fournir une aide logistique aux associations et habitants : organiser des formations, fournir des bases de données, mettre en contact avec des spécialistes... Ils sont ouverts à toute suggestion.

Marie-Pierre Larrivé



Pilier d'angle a déposé son bilan : histoire exemplaire d'une entreprise d'insertion

Pour la seconde fois en cinq ans, *Pilier d'angle* a déposé son bilan, le 5 octobre dernier. (La première fois, c'était en décembre 1996 ; l'entreprise avait pu repartir.) Le tribunal de commerce, le 22 octobre dernier, a autorisé la poursuite provisoire de l'activité pendant qu'on cherche une solution. Mais les difficultés à répétition de cette entreprise illustrent de façon exemplaire les contradictions de notre société.

Pilier d'angle, coopérative ouvrière basée rue de Trétaigne dans le 18e, est ce que l'on appelle une "entreprise d'insertion", créée en 1989 dans le but de réinsérer des personnes en situation d'exclusion, notamment d'anciens alcooliques, en leur proposant un emploi décent et adapté dans le bâtiment. Elle relève donc à la fois du domaine social et du domaine économique.

Anciens alcooliques

Elle a eu, dans le passé, soixante-dix salariés, dont 90 % étaient des cas "lourds" d'anciens alcooliques. Mais, nous confie Gilles Desormeaux, gérant de l'entreprise, «c'était ingérable». Actuellement, elle n'emploie plus qu'une vingtaine de personnes. Elle peut fournir des travailleurs de l'ensemble des métiers pour des chantiers chez des particuliers. Dans les grands chantiers, elle est spécialisée en travaux de peinture.

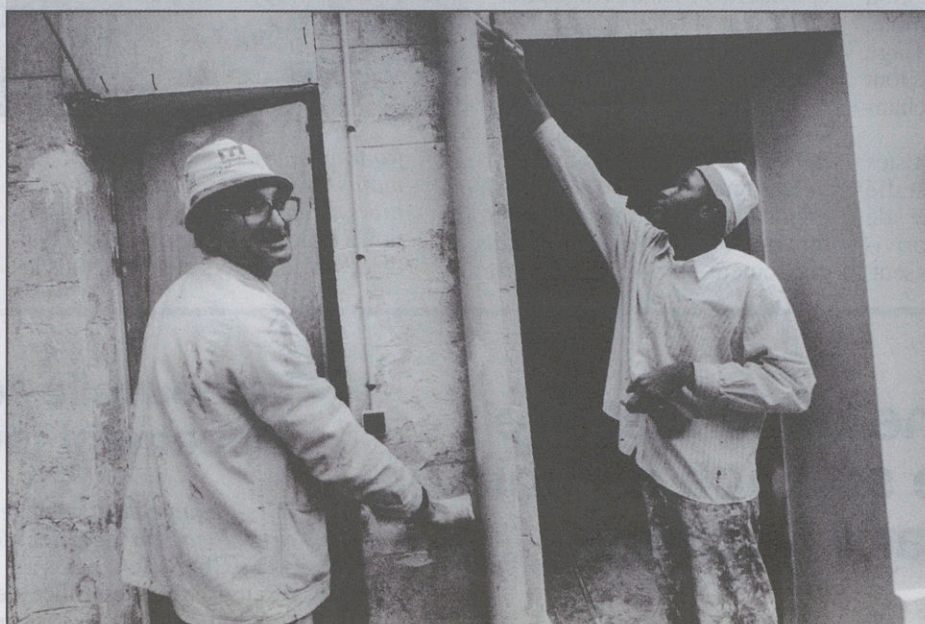
Elle peut s'insérer dans des programmes à contenu social. Dernièrement par exemple, ayant obtenu un chantier dans une cité du 13e arrondissement, elle a fait travailler des jeunes du quartier que beaucoup de voisins considéraient comme des "glandeurs". Le résultat a été positif : travail impeccable, et rapports sociaux dans la cité assainis, création d'une meilleure convivialité.

Insertion et subventions

Une entreprise d'insertion, nous explique Gilles Desormeaux, ne peut évidemment pas fonctionner comme une entreprise ordinaire. La plupart des salariés qu'elle emploie sont des gens qui avaient perdu depuis longtemps le contact avec le monde du travail, et qui doivent faire une sorte de réapprentissage ; on ne peut pas exiger d'eux le même rendement que de travailleurs ordinaires, et il faut un encadrement plus important que la normale.

Pour cette raison, les entreprises d'insertion touchent des subventions. Jusqu'à ces derniers mois, il y avait des subventions d'État calculées au plus juste, insuffisantes. Le 22 mai 2001, la nouvelle municipalité de Paris a fait voter en plus une aide aux entreprises d'insertion embauchant des RMIstes, ce qui est positif.

Pilier d'angle est le parfait exemple des difficultés rencontrées par une entreprise d'insertion. Les pouvoirs publics lui versent des subventions, mais les conditions d'attribution des marchés ne lui permettent pas d'avoir assez de travail pour tenir : assistance, tous sont d'accord ; autonomie économique, non.



Sur un chantier de *Pilier d'angle*. (Photo d'archives)

Mais les entreprises d'insertion ont besoin avant tout de pouvoir fonctionner en tant qu'entreprises.

Il leur faut avoir accès aux concours bancaires, comme les autres entreprises ; ce n'est malheureusement pas le cas, les banques étant très réticentes. Il existe un fonds national de garantie permettant théoriquement à ces entreprises d'aborder les banques dans de bonnes conditions. «Mais ça ne fonctionne pas», nous dit Gilles Desormeaux.

Enfin, surtout, une entreprise d'insertion a besoin de commandes de travaux. C'est le nœud de l'affaire.

Pratiques illégales

Dans le secteur du bâtiment et des travaux publics, règne théoriquement la loi de la libre concurrence pure et dure. Théoriquement. En réalité, cette concurrence est largement truquée.

Les marchés publics (État, régions, départements, communes, et toutes les sociétés d'économie mixte qui leur sont liées) représentent une part extrêmement importante des travaux. Le code des marchés publics impose la pratique des appels d'offres, avec choix du "moins-disant", c'est-à-dire de l'entreprise qui propose les prix les plus bas. Mais, tout le monde le sait, il existe des pratiques largement répandues, bien qu'illégales : partages clandestins de marchés, ententes, voire corruption pure et simple. La Ville de Paris, formidable donneur

d'ordres, n'a pas été exempte de ces pratiques.

De façon plus générale, les conditions de la concurrence sont faussées par la sous-traitance systématique, les systèmes de "poupées russes" qui rendent tout contrôle impossible, le non-respect systématique des conventions collectives, le recours généralisé au travail au noir.

En réalité, c'est la domination de quelques grosses sociétés qui est organisée par le système.

Une entreprise d'insertion comme *Pilier d'angle* ne peut pas recourir à ces pratiques, ce serait la négation de son existence. Résultat : dans les appels d'offres, elle joue perdante. «Confier les entreprises d'insertion

purement et simplement aux lois du marché, c'est irresponsable», dit Gilles Desormeaux.

En dehors des appels d'offres, la loi permet, pour les petits chantiers d'un montant inférieur à 750 000 F, d'attribuer les marchés sur simple "bon de commande", et une part de ces marchés peut être réservée à des entreprises à but social. Encore faut-il que les responsables des administrations publiques en aient le souci, qu'ils se préoccupent de "rentabiliser", en donnant du travail aux entreprises d'insertion, l'investissement qu'ont représenté les subventions qui leur ont été versées. Ce n'est pas le cas. Habitudes, routine, copinages l'empêchent.

Voilà pourquoi *Pilier d'angle*, pour la deuxième fois, a dû déposer son bilan. Les responsables de l'entreprise multiplient les démarches, à tous les niveaux. Il leur faut trouver 4 à 5 millions de francs de commandes pour pouvoir continuer. «Nous, on est dans le trou en ce moment,

dit Gilles Desormeaux, mais les autres entreprises du même type sont, comme nous, constamment sur la corde raide. Il peut leur arriver la même chose à tout moment.»

«La société dans laquelle nous vivons, dit encore Gilles Desormeaux, en reste au traitement de la question sociale tel qu'on l'envisageait au XIXe siècle. On fait de l'assistance, on verse des RMI et autres ressources de remplacement, mais quand il s'agit de permettre aux gens de s'en tirer en travaillant, de s'autonomiser, alors on se heurte au système économique. On veut bien nous verser des subventions, mais pas nous donner du travail...»

Noël Monier

La Ligue des droits de l'homme s'installe rue Marcadet

La Ligue des droits de l'homme (LDH), première association de défense des droits de l'homme, fondée en 1898 en pleine affaire Dreyfus, vient de transférer son siège national dans notre arrondissement, qui a lui-même une riche histoire de lutte pour les droits du citoyen.

Les quatorze salariés de l'association ont pris possession des 600 m² situés au rez-de-chaussée d'un immeuble moderne, qui abritait auparavant une entreprise de téléphonie, au 138 rue Marcadet.

La LDH a quitté la maison, chargée de la mémoire de ses combats et de sa longue histoire militante, qu'elle occupait 27 rue Jean-Dolent, dans le 14e, derrière la prison de la Santé. Une page se tourne...

En dehors de ses actions de sensibilisation aux droits politiques, économiques et sociaux, la Ligue tient une permanence juridique accueillant des citoyens qui s'estiment victimes de violation de leurs droits.

☐ Tél. 01 56 55 51 00.
E-mail : ldh@wanadoo.fr



Vendanges 2001 : encore une cuvée bien arrosée



Thierry Nectoux (www.chambrebleue.com)

Les vraies vendanges avaient eu lieu le 3 octobre, trois jours avant la fête. Comme chaque année, les employés des jardins de la Ville de Paris, transformés en vendangeurs, ont cueilli les raisins, ne laissant que quelques grappes pour le jour de la Fête des Vendanges.

14 heures, le 6 octobre, mairie du 18e. Départ du défilé sous la pluie. 15 heures 45, rue des Saules. Le cortège s'est définitivement transformé en défilé de parapluies. Trois ans de suite qu'il pleut sur la Fête des vendanges, une malédiction du ciel !

Face aux vignes, une tribune abrite le ministre de l'Intérieur, Daniel Vaillant, la maire du 18e, Annick Lepetit, le maire de Paris, Bertrand Delanoë, avec Pierre Arditi et Carole Bouquet, qui parrainent la fête.

Une confrérie de Japonais – c'est la première fois que des Japonais participent au défilé – entonne un hymne à la gloire de Bacchus. « Nous avons plein de vignes autour d'Osaka, raconte fièrement le directeur du Wine Museum Osaka. La Fête des vendanges, c'est formidable, c'est bon vivant. » Ils cèdent la place aux « Fils de butte avec un sacré cœur ! », une association qui a pour but de faire se rencontrer des artistes montmartrois.

C'est le tour des petites majorettes d'Objectif 18, venues de la Porte d'Aubervilliers ; c'est leur première « grande » sortie, elles sont sérieuses comme tout ; mais, les malheureuses, elles sont transies.

Puis les Compagnons du Bor-

deaux remettent à la marraine un paquet explosif. Il contient un pétard (le seul à rester sec), qui éclate au nez de l'actrice, hilare.

La reine des Vendanges fait alors son apparition. En robe de résille verte et large jupon bleu, elle arbore un bouquet de fleurs sur la tête. « Je réalise aujourd'hui un de mes rêves de petite fille », nous confie Céline Pointe.

Le maire de la Commune libre de Montmartre, Jean Yatt, fidèle à son habitude de distribuer partout des petits poèmes, emprunte cette fois à Bernard Dimey quelques vers pour inviter « ceux qui baisent par hasard, qui sont moches en troupeau et qui n'ont rien à dire » à venir boire et à remettre l'ennui à plus tard. On ne demande pas mieux. Mais aux étals dressés devant le Lapin Agile, ce n'est pas la cuvée 2000 du Clos Montmartre qu'on déguste : elle est commercialisée en pack de six et le produit de sa vente est destiné à financer les œuvres sociales du 18e.

C'est fini. Carole Bouquet se sauve. Il faut jouer des coudes pour déguster au côté du ministre un Côtes-du-Ventoux. Et protéger son verre de la pluie, comme on peut.

Florence Blondel
et Gaëlle Miel

MASSAGES

SOYEZ ZEN !

Massage harmonisant et énergétique aux huiles essentielles
Partez en voyage au cœur de la détente et du bien-être
Évacuez votre stress quotidien et retrouvez la sérénité
Dans un cadre chaleureux

Espace esthétique L'ATLANTIDE

91 rue Ordener - 75018 Paris - Tél. 01 53 28 04 78



Lors de la «marche des commerçants», Michel Langlois, président de l'Association des commerçants, encourage deux concurrents.

Fête Lepic-Abbesses : Jeunet était là, mais pas Amélie...

Audrey Tautou n'était pas libre : elle suivait des cours pour apprendre à parler anglais avec l'accent turc.

À l'heure où les habitants du quartier se pressent pour faire leurs emplettes, à 11 heures, le dimanche 21 octobre, une activité inhabituelle se faisait sentir au Café des Deux Moulins, rue Lepic : des photographes, une caméra de M6, des journalistes font le pied de grue. On attend les nouveaux ambassadeurs du quartier, Audrey Tautou et Jean-Pierre Jeunet, vedette et metteur en scène du *Fabuleux destin d'Amélie Poulain*, dont le succès phénoménal a mis du bonheur au cœur des Montmartrois.

Quand Jean-Pierre Jeunet arrive en

Sur un rythme sportif

Inaugurée par Erick Zonka et Elsa Zylberstein, la *Fête au village Lepic-Abbesses*, organisée par l'Association des commerçants et placée sous le signe du cinéma, a animé le quartier une semaine entière. Les manifestations s'enchaînaient sur un rythme sportif : course cycliste, marche des commerçants, course à pied, sans oublier la brocante des professionnels le 13 octobre, les vide-cave des riverains et des enfants, la journée des messages d'amour au « mur des Je t'aime » du square...

Une vingtaine de commerçants (ou leurs employé-es) ont participé à la « Marche » le mardi 16, chacun portant un objet de son métier : un seau et une échelle pour l'entreprise de peinture, une miche de pain pour le boulanger, un homard, un canard laqué, une côte de bœuf, un plateau avec une carafe, une robe de bal, le petit lion d'une banque, des outils... Vainqueur : le représentant de l'agence du Crédit lyonnais, suivi de celui de la boulangerie *Le levain d'antan*, puis celui de la *Droguerie des Abbesses*.

Le dimanche 21, sous la pluie, 130 courageux (parmi lesquels le député Christophe Caresche) ont pris le départ des « Foulées ». Mais ce n'était pas eux que la foule venait applaudir, mais Audrey Tautou... Déception : elle ne s'est pas montrée.

voisin (il habite à cent mètres du bar-tabac où il a tourné son film), une certaine fébrilité saisit les journalistes et les badauds. Il est vite entouré pour une interview impromptue. Il reconnaît assumer son nouveau statut dans le quartier qu'il habite depuis des années, et avoue être le premier ravi du succès de son film et de l'image qu'il renvoie de ce quartier qu'il aime. Il susurre avec gourmandise qu'un Parisien sur trois et un Français sur cinq ont vu son film, qu'il est en ce moment en tournée dans le monde pour le promouvoir, devenu pour les Anglo-Saxons *Amélie from Montmartre*, et s'amuse de devoir déromper ses interlocuteurs japonais ou américains pour leur dire que, non, le vrai Paris n'est pas vraiment celui qu'il a filmé, que ce Paris idéal, irréaliste se trouve dans son imaginaire, que « les crottes de chiens et les embouteillages en font une ville banale ».

Pressé par les journalistes qui n'attendent qu'elle, le cinéaste doit leur annoncer que sa vedette ne viendra pas, car elle prépare le nouveau film de Stephen Frears dans lequel elle devra parler anglais avec un accent turc, et suit des cours pour cela en ce moment.

Laetitia Ferreira

Le carillon reprend du service à St-Jean

Alors qu'il était silencieux depuis quelques années, le carillon de Saint-Jean-de-Montmartre, l'église de la place des Abbesses, enchante de nouveau les habitants des environs. Depuis la rentrée, en effet, l'organiste de l'église, Franck Mento, a résolu de jouer un air ou deux (le plus souvent du Bach) après la première messe du dimanche matin, vers 10 heures. Ce carillon de onze cloches, qu'il juge de qualité médiocre, mérite pourtant l'attention : il n'en existe aujourd'hui plus que cinq à Paris ! Aucun concert n'est à l'ordre du jour, quoique cela se soit déjà fait par le passé, lors de plusieurs Fêtes de la musique par exemple.

Claire Friedel

18^e

REPORTAGE

SUR LA PETITE CEINTURE

Ballade pour une balade

Bucolique, nostalgique, anachronique, la Petite Ceinture. Elle bouclait Paris (32 km de tour de taille), percée ferrée longeant l'intérieur des "fortifs", du temps où les boulevards des Maréchaux n'étaient qu'un chemin de ronde militaire. Elle tournait tout autour de la capitale et s'aiguillait vers l'intérieur, vers les gares (Saint-Lazare, Est, Lyon, Orléans-Austerlitz) alors que le métropolitain n'était qu'un projet dans les cartons des utopistes.

Commencée en décembre 1852 – premier tronçon réalisé entre les Batignolles et La Chapelle –, elle a été bouclée en février 1867. Rails luisants et panaches de fumée, elle transportait marchandises et voyageurs (dames à chapeaux extravagants et messieurs en melon, comme gens à casquette ou petits bonnets) à la vitesse de pointe non moins extravagante de 29 kilomètres à l'heure.

100 000 voyageurs par jour

À son apogée, en 1900, année de l'Exposition universelle, elle avait 40 millions d'usagers par an (plus de 100 000 par jour). Puis la Petite Ceinture déclina, victime entre autres du métro. En 1932, elle était tombée à 7 millions de voyageurs... et le 22 juillet 1934, la ligne fut fermée aux voyageurs à l'exception du seul tronçon électrifié (Cardinet-Auteuil) qui perdura jusqu'en 1985. Le trafic marchandises a continué jusqu'en 1993, mais la fermeture des abattoirs de Vaugirard puis de la Villette en avait sonné le glas dans les années 1960-1970.

Actuellement, quelques rares trains y circulent encore parfois, pour quelques centaines de mètres de liaisons techniques ou pour des expérimentations de matériel (la Ceinture appartient au Réseau ferré de France, filiale de la SNCF). Depuis deux ans, une fois par week-end de printemps, un "train de plaisir" fait revivre les voyages d'antan. Le reste du temps, la Petite Ceinture dort : rails ternis, ballasts envahis d'herbes,

talus couverts d'une végétation foisonnante, tunnels muets, quais croulants, petites gares disparues ou reconverties.

Projets pour la faire revivre

Abandonnée, elle existe toujours cependant, même si des tronçons ont été détruits et comblés pour y faire pousser des immeubles, notamment entre les 16^e et 17^e arrondissements. Dans le 18^e, en revanche, de la Porte de Saint-Ouen à la Porte d'Aubervilliers, l'intégralité des rails demeure. Aussi, de multiples projets ont fleuri ces dernières années pour faire revivre la Petite Ceinture et empêcher l'irréversible, son comblement définitif : réouverture au trafic ferroviaire, implantation d'un tramway sur ses voies ou aménagement paysager en "coulée verte".

Un tramway autour de Paris, c'est chose maintenant acquise, et bien utile d'ailleurs. Mais la Ville entend implanter ce tramway sur les boulevards des Maréchaux, au grand dam de nombreuses associations qui souhaitent le voir sur la Petite Ceinture. Sur celle-ci, la SNCF s'est dite favorable à l'aménagement d'une coulée verte qui soit "réversible", afin de pouvoir éventuellement un jour rétablir le trafic marchandises.

Réveiller la belle

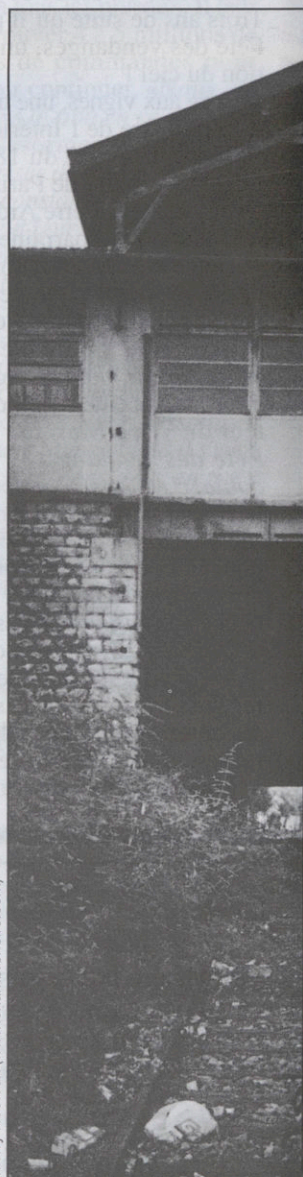
En attendant une hypothétique nouvelle vie, la Petite Ceinture sommeille. Nous l'avons réveillée tout au long du 18^e, en contrebas de la rue Belliard, depuis le débouché du long tunnel (500 mètres) de la Porte de Saint-Ouen jusqu'à l'aiguillage de la Porte des Poissonniers qui file d'un côté vers la gare de l'Est et qui continue de l'autre le long du boulevard Ney vers la porte d'Aubervilliers et... le 19^e.

Ballade bucolique, nostalgique, anachronique sur la Petite Ceinture.

Marie-Pierre Larrivé



Le projet de créer, le long des voies de la Petite Ceinture, sur les quais de l'ex-gare Ornano, des "jardins pédagogiques" où les écoliers pourront, avec leurs parents, s'initier au jardinage et étudier, en vrai, l'histoire naturelle, a obtenu l'accord de la SNCF et de la mairie de Paris. Les travaux devraient commencer cet hiver, si les promesses des habitants du quartier, depuis plusieurs années, plantent à chaque printemps des fleurs sur ces quais. (Ici, c'est la gare Ornano.)



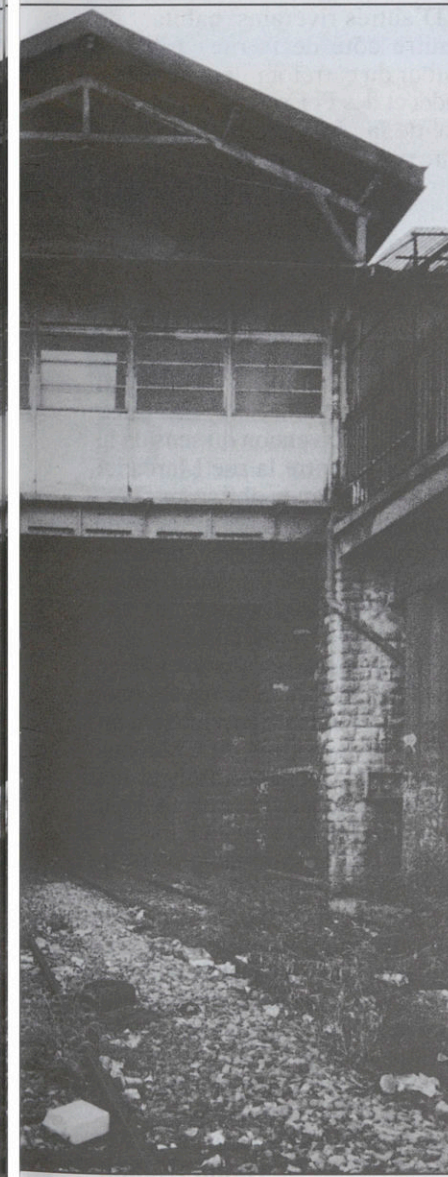
Thierry Nectoux (www.chambre noire.com)

Novembre 2001



Noël Monier

Les voies de la Petite Ceinture, sur les quais de l'ex-gare Ornano, des "jardins pédagogiques" où les écoliers pourront, avec leurs parents, s'initier au jardinage et étudier, en vrai, l'histoire naturelle, a obtenu l'accord de la SNCF et de la mairie de Paris. Les travaux devraient commencer cet hiver, si les promesses des habitants du quartier, depuis plusieurs années, plantent à chaque printemps des fleurs sur ces quais. (Ici, c'est la gare Ornano.)



● Photo de gauche : entre la Porte de Clignancourt et la Porte des Poissonniers. Les talus envahis d'une végétation foisonnante...

● Ci-contre à gauche : l'ancienne gare Ornano, à la Porte de Clignancourt. Il y a des gens qui confondent la Petite Ceinture avec une poubelle...

● Ci-contre à droite : en allant vers la Porte de Saint-Ouen, sous le pont de la rue Vauvenargues.

Photos Thierry Nectoux (www.chambre noire.com)



Écoliers au travail pour nettoyer. Une expo à la mairie retrace l'opération, jusqu'au 10 novembre.

On a nettoyé la Petite Ceinture

Certains confondent la Petite Ceinture avec une poubelle : sacs plastiques, vieux papiers, cartons, canettes, bouteilles et débris de verre, quelques seringues aussi, et puis des choses aussi incongrues qu'un téléphone, un vieux réveil, des casseroles, une valise... On trouve de tout jonchant les voies et les talus.

D'autres n'aiment pas ce déballage de déchets. Ils ont nettoyé. Ils étaient quelque cinquante riverains, samedi 29 septembre, à avoir répondu à l'appel de la mairie du 18^e et de l'association *Jeunes pour la nature*, et participé à l'opération *Nettoyons la Petite Ceinture*.

Les écoliers de onze classes voisines

La veille, vendredi 28, ce furent onze classes des écoles voisines (deux cent cinquante gamins et leurs instituteurs) qui descendirent dans la tranchée au pied de la gare Ornano pour s'atteler au ramassage des saloperies.

Sur moins de deux kilomètres, ils ont ramassé le contenu de trois cents sacs poubelles grande contenance (70 à 100 litres) et rempli trois wagonnets fournis par la SNCF ! Gants verts protégeant leurs petites mains, grands sacs tenus à deux, les enfants

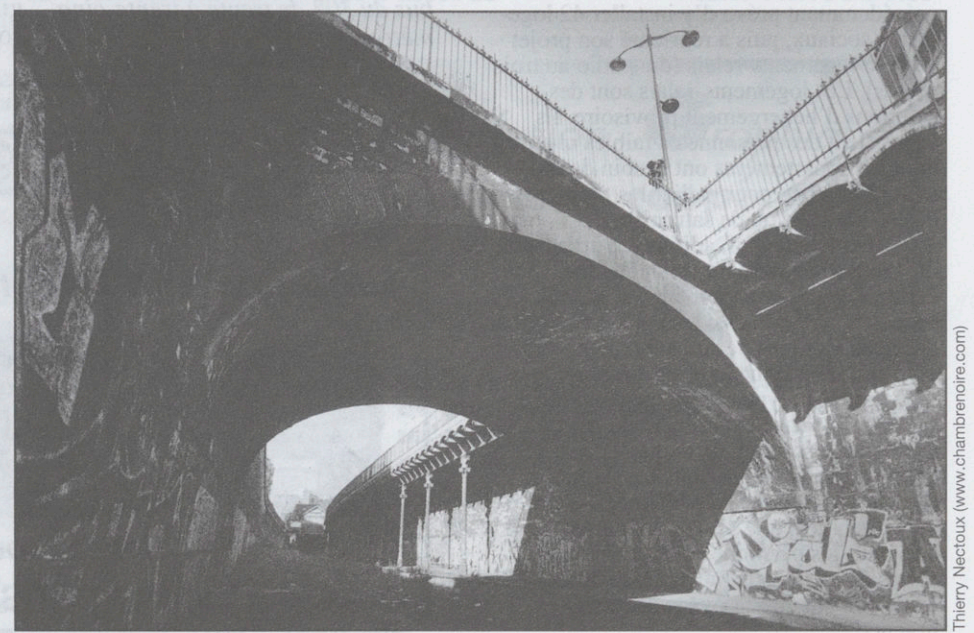
ont ramassé, trié et enfourné, trotinant derrière les employés de la Propreté de Paris qui, devant eux, ramassaient tout ce qui était pointu et coupant, sécurité oblige.

Le plaisir de se rendre utile

Les petits, préalablement sensibilisés en classe, étaient tout heureux de «se rendre utiles» et de «débarrasser la Ceinture de tous ces vieux restes qui polluent et donnent des maladies».

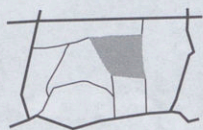
«Moi, je ne jette rien par terre, pas même les papiers de bonbons», affirmait Moussa du CM2 de l'école Rouanet, et Kalil, Myriam, Noémie, Flore, Adana ont renchéri : eux non plus. Et si le premier geste de certains enfants-nettoyeurs fut de balancer par terre le plastique entourant les gants qu'on leur fournissait, ce ne furent pas ceux de Rouanet, je l'atteste !

Et pour éduquer aussi les plus grands, la mairie a organisé dans ses locaux une expo qui dure jusqu'au 10 novembre : photos de l'opération nettoyage, affichage de textes, dessins et photos réalisés par les enfants et montage d'un "mur de la honte" exhibant quelques vilains spécimens récoltés sur la Ceinture.



Thierry Nectoux (www.chambre noire.com)

Le 18^e du mois - 1312 - Le 18^e du mois



Deux associations culturelles régionales installées dans le 18e

Deux associations culturelles d'aide à la création se sont installées, depuis le mois de septembre, dans le 18e. *Théâtre et Cinéma en Île-de-France* (Thécif) et *Île-de-France Opéra et Ballet* (Ifob), dépendant du conseil régional et toutes deux présidées par Marie-Pierre de la Gontrie, ont déménagé des locaux qu'elles occupaient dans le 2e pour prendre possession d'un local plus vaste, 1 passage Duhesme.

Ces grosses associations, créées l'une et l'autre en 1990, ont pour objet de favoriser financièrement la diffusion de la création artistique sur toute l'Île-de-France.

Ainsi, Thécif s'occupe d'aider les compagnies théâtrales (essentiellement celles qui montent des pièces contemporaines ou de recherche) à délocaliser des représentations dans des villes ou des lieux qui en sont généralement privés. Pour le cinéma, il s'agit d'une aide à la réalisation de courts-métrages, et parfois de donner le dernier coup de pouce financier permettant de terminer un film. En matière de chansons, Thécif apporte une aide aux lieux qui en programment.

Ifob aide à la délocalisation de spectacles de danse, favorisant la création contemporaine "différente". En ce qui concerne l'art lyrique, elle aide ce qu'on appelle les "petites formes", c'est-à-dire les petites formations n'exigeant que peu d'interprètes dans leurs spectacles.

Disposant d'un budget (augmenté en 1998) s'établissant autour de vingt millions de francs, Thécif et Ifob mettent souvent en commun leurs moyens, notamment pour les spectacles unissant musique et théâtre.

Des logements-relais dans l'ancienne clinique Ordener

Les locaux de l'ancienne clinique du 32 rue Ordener seront transformés en logements-relais. La Ville de Paris avait précédemment prévu d'y installer 42 logements sociaux, puis a réorienté son projet vers 36 logements-relais (du studio au trois pièces). Les logements-relais sont des solutions d'hébergement provisoire. Ils accueillent des personnes à faibles revenus dont les appartements ont besoin de travaux d'urgence pour pallier les problèmes d'insalubrité et/ou de saturnisme.

Michel Neyreneuf, adjoint à l'urbanisme du 18e arrondissement, souhaite que certains de ces appartements, s'ils sont vacants, puissent aussi être utilisés pour des gens victimes de sinistres (incendies, etc.) et qui seraient en droit d'être relogés.

Ce nouveau type d'hébergement, qui est encore à la phase expérimentale, vise à trouver une solution de rechange aux hôtels meublés, jugés coûteux, exigus et souvent insalubres. Actuellement, c'est vers ces hôtels que sont généralement orientées les personnes qui, pour toutes sortes de raisons (expulsions, sinistres, etc.), doivent être relogées de toute urgence.

On parle encore du plan de circulation au Simplon

La mairie du 18e a organisé une réunion publique, et monte un groupe de travail, pour améliorer le plan de circulation du quartier Simplon-Poissonniers.

Pour faire face au mécontentement suscité par la mise en place, le 31 mai dernier, d'un nouveau plan de circulation dans le quartier Simplon, Dominique Lamy (adjoint à la voirie de la mairie du 18e) a organisé une réunion publique le 27 septembre.

L'intitulé de ce rendez-vous mettait en avant l'amélioration de la desserte du bus 302. Or les propos qui se sont exprimés ont révélé que ce n'était pas le prolongement du parcours de ce bus qui était montré du doigt, mais l'instauration du double sens dans la rue des Poissonniers, la transformant en axe important de circulation, alors que sa capacité d'absorption du trafic ne le permettrait pas. Un flux de voitures venant du périphérique, doublé d'un flux venant du secteur Château-Rouge, a transformé cette rue en boulevard.

Autre problème : la plupart des riverains présents ont jugé que les services parisiens ont étudié avec trop de légèreté les arrêts du bus 302 à proximité immédiate des feux qui régulent le trafic de la rue des Poissonniers et de la rue Ordener. Ils seraient une source de bouchons.

Les satisfaits, les mécontents

Réunion agitée où ont fusé toutes sortes de griefs et de propositions.

— Pourquoi la rue Championnet est-elle en sens unique ?

— On pourrait transformer la rue des Portes Blanches en impasse.

— Il faut repousser les arrêts de bus du 302 de trente à trente-cinq mètres.

— La suppression d'un des feux de la rue des Poissonniers arrêterait le concert de klaxons

— Il faut créer une zone de livraison du Franprix sur la rue Ordener.

— Il faut ouvrir la rue Belliard à la circulation pour les riverains.

— Que faites-vous de ce que vous appelez la démocratie locale ?

Le nouveau plan de circulation, issu d'une part de la décision de prolonger la ligne de bus 302 jusqu'à la gare du Nord, et d'autre part de la mise en place du "quartier tranquille", suscite des réactions contrastées.

Une partie de la population est satisfaite parce que ces transformations ont amené une amélioration indéniable de la qualité de vie dans certaines rues (Clignancourt par exemple). Une autre partie est victime des nuisances provoquées par le report massif de la circulation sur la rue des Poissonniers, les bouchons et les concerts d'avertisseurs générés par ces aménagements.

Deux propositions

« Je ne prends que très rarement ma voiture, je me déplace par les transports en commun, je ne suis donc pas contre le bus. Mais cet été je n'ai pas ouvert mes fenêtres à cause du bruit alors que j'habite au cinquième étage. Je pense déménager », a expliqué un habitant de l'allée d'Andrézieux.

Outre des réaménagements facilement réalisables, notamment le déplacement des arrêts du bus 302 à une distance suffisamment éloignée des feux, la mairie du 18e souhaite réunir un groupe de tra-

vail pour revoir le plan de circulation. Reste à savoir qui fera partie du groupe.

Dans ce contexte, l'association *Mieux vivre au Simplon* (MVS) consulte actuellement ses adhérents autour de deux propositions :

— réserver le sens montant de la rue des Poissonniers (de la Porte des Poissonniers vers la rue Ordener) aux seuls autobus et taxis ;

— inverser le sens actuel de la rue Championnet.

« Cette nouvelle disposition aurait pour effet de désengorger la rue des Poissonniers tout en préservant le sens alterné de la rue de Clignancourt, et de permettre aux automobilistes du quartier de rejoindre le boulevard Ornano par la rue Championnet, sans être tentés d'emprunter les passages », explique-t-on à MVS.

Rue Marcadet aussi

D'autres riverains, habitant de l'autre côté de la rue Ordener, autour du carrefour des rues Marcadet et des Poissonniers, ont profité de la réunion publique pour faire part de leur mécontentement. Car un autre changement de sens de la circulation a eu lieu dans la portion de la rue des Poissonniers située entre la rue Ordener et la rue Marcadet.

Avant cette transformation, la rue des Poissonniers pouvait être empruntée depuis le boulevard Barbès jusqu'à la Porte des Poissonniers. L'inversion du sens de la circulation entre la rue Marcadet et la rue Ordener oblige maintenant les automobilistes venant des rues Labat, des Poissonniers et Marcadet, à faire un détour compliqué pour sortir du secteur Château-Rouge-Pierre Budin.

Or, pendant le week-end, le quartier est sur-occupé par les milliers de personnes qui viennent au "marché exotique" de Château-Rouge. L'effet entonnoir, et les énervements qui vont de pair, sont inévitables.

Tous ces problèmes posent la question des modalités de mise en place des aménagements qui visent à réduire la circulation dans nos quartiers. Quelle part des budgets est allouée aux entreprises de travaux publics, et quelle part à la matière grise, c'est-à-dire à des études préalables, approfondies, réalisées sur le terrain, s'appuyant sur une véritable concertation ?

Nadia Djabali

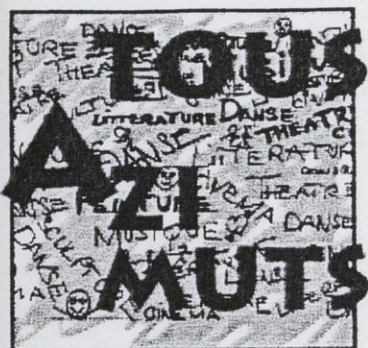


PARIS18.NET

La vie de votre quartier sur Internet



Rendez-vous sur
www.paris18.net



FESTIVAL BABEL 18

CONTEURS DU MONDE – CARREFOUR DES MONDES

DU 23 NOVEMBRE AU 1^{er} DECEMBRE 2001

PROGRAMME

Muriel BLOCH : NOUVEAUX CONTES INSOLITES, INSOLENTS et EXTRAVAGANTS

Vendredi 23 novembre à 18H30

CINE 13 - 1, avenue Junot 75018 M° Lamarck-Caulaincourt

Hamed BOUZZINE : VOYAGES A TRAVERS LES VIES

Samedi 24 novembre à 21H00

MAISON VERTE 127, rue Marcadet 75018

M° Jules Joffrin ou Lamarck-Caulaincourt

Catherine ZARCATE : BAZAR DE NUIT

Vendredi 30 novembre à 21 H00

AUDITORIUM DELA HALLE SAINT PIERRE 2, rue Ronsard 75018

M° Anvers

Mimi BARTHELEMY : LES ÎLES ANIMALES, CONTES DES CARAÏBES

Samedi 1^{er} décembre à 15H00

LAVOIR MODERNE PARISIEN 35, rue Léon 75018

M° Château Rouge ou Marcadet Poissonniers

Rogo KOFFI FIANGOR : CONTES AFRICAINS ET UNIVERSELS

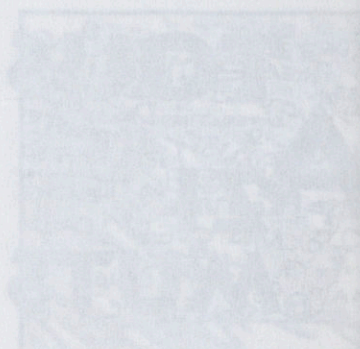
Samedi 1^{er} décembre à 17H30

OLYMPIC CAFE 20, rue Léon 75018 M° Château Rouge

Participation aux frais : 50,00 F

tarif réduit 35,00 F (Moins de 18 ans, chômeurs)

Pass 5 spectacles « La Tour entière » 175 F.



FESTIVAL BABEL 18

CONTENEURS DU MONDE - CARREFOUR DES MONDES

DU 23 NOVEMBRE AU 1^{er} DECEMBRE 2001

PROGRAMME

Mariel BLOCH : NOUVEAUX CONTES INSOLITES INSOLENTS et EXTRAORDINAIRES

Vendredi 12 novembre à 18h30

CINE 13 - 1, avenue Joffre 75018 M^o Lamark-Caulaincourt

Hamed BOUZZINE : VOYAGES A TRAVERS LES VIES

Samedi 14 novembre à 21h00

MAISON VERTE 127, rue Marcadet 75018

M^o Jules Joffrin ou Lamark-Caulaincourt

Catherine ZARCADE : BAZAR DE NUIT

Vendredi 30 novembre à 21h00

AUDITORIUM DE LA HALLE SAINT PIERRE 2, rue Rosard 75018

M^o Anvers

Mimi BARTHELEMY : LES JESUS AMER - LES CONTES DES CARAIRES

Samedi 1^{er} decembre à 18h00

LAVOIR MODERNE PARISIEN 35, rue Léon 75018

M^o Châteauneuf ou Marcadet-Poissonniers

Rogo KOFFI FIANCO : CONTES AFRICAINS ET UNIVERSELS

Samedi 1^{er} decembre à 17h30

OLYMPIC CAFE 36, rue Léon 75018 M^o Châteauneuf

Participation aux frais : 20,00 F

tarif réduit 15,00 F (Moins de 18 ans, chômeurs)

Pass 3 spectacles « La Tour encre » 45 F



Des métros plus fréquents sur la ligne 13

Neuf conducteurs de plus le soir sur la ligne de métro Châtillon-Saint-Denis/Asnières-Gennevilliers, soit six métros supplémentaires à partir de 21 h, qui vont réduire le temps d'attente des usagers de 6 minutes à 4 ou 5 minutes. Durant la journée, la RATP annonce également que trois rames de plus vont rouler en heures creuses, réduisant le temps d'attente de 3 minutes 35 à 3 minutes 10.

Un buffet entre voisins à l'école Joseph-de-Maistre

Pas loin d'une centaine de personnes étaient venues, lundi soir 15 octobre, dans le préau de l'école 74 rue Joseph-de-Maistre, dans le cadre de la "Semaine du goût", déguster et faire déguster des spécialités de divers pays ou régions.

Des plats bretons, alsaciens, bourguignons, algériens, tunisiens, anglais, etc., apportés par des habitants ou, pour une petite part, fournis par des commerçants du quartier, ont ainsi été proposés, gratuitement, aux participants. C'était à l'invitation de l'association *Paris-Village* (nouveau nom de l'ancienne association *Village Guy-Môquet*) et de quelques autres parte-



Noël Monier

naires, notamment le centre social Belliard, où plusieurs cuisinières-mères de famille du quartier s'étaient acti-

vées à mettre en œuvre leurs meilleures recettes. Un petit orchestre donnait de l'ambiance à cette soirée conviviale.

Simplon



Un an de galère pour les victimes d'un incendie, rue des Poissonniers



Dans la nuit du 2 au 3 octobre 2000, un incendie criminel se déclarait dans l'ensemble d'immeubles allant du 152 au 160 rue des Poissonniers, qui compte cent cinquante appartements, pour la plupart en copropriété. Des bouteilles de butane avaient été mises à feu sous les batteries d'ascenseurs et dans un local technique au sous-sol. Les premières, heureusement, n'explosèrent pas ou mal, mais celles du sous-sol ont, elles, très bien explosé.

Il n'y a pas eu de victime mais des dégâts considérables. Le premier sous-sol a été ravagé, toutes les installations – conduites d'eau et alimentation électrique – ont fondu, les caméras-vidéo aussi. Les pompiers ont estimé que la chaleur était montée à 1 000 degrés.

Plus d'un an plus tard, l'enquête policière est au point mort. On ne sait pas qui a mis le feu ni pourquoi. Mais la priorité pour les habitants est d'obtenir que l'immeuble soit remis en état, ce qui est loin d'être le cas.

Un an après, dans le sous-sol, traînent les câbles d'un éclairage de fortune.

Seules quelques réfections d'urgence ont été assurées ; pour le reste, c'est le désastre au quotidien. Ils se souviennent des premiers jours : ni eau, ni électricité, ni téléphone, ni ascenseurs (des personnes âgées sont restées cloîtrées chez elles, ne pouvant descendre et remonter cinq ou six étages). L'éclairage et le téléphone ont été rétablis dans les trente heures mais, pour certains, l'eau est restée coupée jusqu'à la mi-novembre, les résidents ont dû aller la chercher avec des seaux dans la rue. Des WC provisoires n'ont été livrés que le 6 octobre (et en attendant...). Ce même jour, on a commencé le débarras des débris carbonisés, la décontamination et le défloccage des lieux.

Pendant ces premiers jours, les habitants ont demandé une aide à la mairie. Immeuble privatif, leur a-t-on répondu, on ne peut rien pour vous.

Plainte pour incendie criminel a été déposée le 3 octobre par le syndic, puis les habitants ont fait jouer leur assurance, la compagnie *Axa Corporate Solutions*. Et là, la galère a démarré. La compagnie a versé une provision d'un million de francs, pour faire face aux travaux d'urgence, au

syndicat des copropriétaires qui en avait engagé pour deux millions et demi... Il a fallu un référé au tribunal (on était déjà en mars 2001) pour que l'assureur, qui contestait le bien fondé de certains des travaux, paye encore 1 300 000 francs.

Et depuis ? Rien. Les travaux de remise en état complet de l'immeuble ont été évalués à dix millions de francs. L'assureur ne veut rien savoir. Le syndic s'est donc adressé à un cabinet d'avocats spécialiste en droit immobilier, qui d'ailleurs réclame des honoraires élevés, assortis d'une exigence d'honoraires complémentaires de résultats évalués à 5 % des sommes récupérées en cas de succès.

En attendant (combien de temps ?), les résidents n'ont plus d'accès au

sous-sol considéré comme dangereux, où d'ailleurs traînent des câbles et où un éclairage de fortune pend du plafond. Plus de caves et plus de boxes pour leurs voitures. Des appartements du rez-de-chaussée ont même des trous dans leur plancher avec vue plongeante sur le parking.

Enfin, cerise sur le gâteau, leur eau potable l'est à peine, conséquence de l'incendie qui endommagea les canalisations, et une expertise a récemment recommandé la désinfection du réseau d'eau froide sur la totalité des immeubles.

Seuls bénéficiaires de l'affaire, les pharmaciens. La consommation de tranquillisants a monté en flèche chez les habitants du 152-160.

Marie-Pierre Larrivé

Impression Diffusion Graphique
L'imprimerie coopérative



au service de votre

communication

de la conception à la diffusion
de tous vos documents,
un service complet
pour répondre à vos besoins.

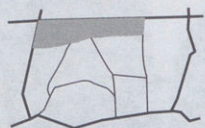
4 bis, rue d'Oran - 75018 Paris

Tél. 01 42 58 17 18 - Fax 01 42 58 00 49

E-mail : idg.scop@wanadoo.fr

La vie des quartiers

Porte Montmartre



Fin du marché des voitures d'occasion sur le plateau Clignancourt

Le marché "sauvage" des voitures d'occasion sur le plateau de la Porte de Clignancourt, qui fonctionnait au grand jour depuis des années, et dont les riverains souhaitaient la disparition, n'existe plus. Au début de l'automne, des véhicules de remorque de la préfecture de police ont emmené les voitures à la fourrière, et les policiers ont empêché que le marché se reforme à cet endroit.

Réaménagement de la rue Leibniz

Les travaux de réaménagement de la rue Leibniz commenceront en 2002, annonce la mairie de Paris. Les trottoirs seront élargis, les zones de stationnement «*requalifiées*» (sans autre précision), d'abord côté Moskova puis côté Belliard. Le terre-plein central «*fait l'objet d'une étude déjà bien avancée*». On espère que la consultation des riverains aura lieu avant que les décisions soient prises, et non après.

Les couturières du Petit Ney

Tous les mardis de 15 à 20 h, les mercredis de 14 à 17 h et vendredis de 10 à 13 h, les ateliers animés par la styliste Dorota au *Petit Ney* accueillent celles (et ceux) qui veulent des conseils pour composer des vêtements ou remettre au goût du jour un vêtement un peu passé. Mercredi 21 novembre, de 15 h à 18 h, les ateliers invitent les gens du quartier (et d'ailleurs) à venir voir leurs travaux, en dégustant un thé à la menthe. (10 avenue de la Porte Montmartre.)

La vie des quartiers

Goutte d'or



Un carrefour au confluent des boulevards Barbès (vers le nord), Magenta (vers le sud), Rochechouart (à l'ouest) et de La Chapelle (à l'est). Un carrefour à cheval sur trois arrondissements, les 9e, 10e et 18e, fréquenté par des riverains qui, au delà des "frontières", ont les mêmes préoccupations et ressentent de la même façon certains abandons : chantier du métro en panne, immeuble du Louxor qui se délite progressivement, propreté des rues douteuse, risques de dégradation générale favorisant des comportements inciviques et des phénomènes de ghetto.

Au printemps dernier, des habitants ont constitué une association dans le but d'améliorer leur cadre de vie, *Action Barbès*. Ils en ont constitué deux en réalité, l'une réunissant des gens du 9e, l'autre du 10e. À l'automne, ceux du 18e ont été contactés et une troisième association devrait voir le jour.

La Goutte d'Or, la Réunion et la culture

L'Association réunionnaise de communication et de culture (ARCC), qui était installée naguère rue de la Chapelle, a un nouveau siège dans le 18e : 42 rue Polonceau. L'ARCC y aborde une nouvelle étape de son existence : elle était logée auparavant dans un immeuble appartenant au conseil général de la Réunion. Celui-ci ayant

Pourquoi trois structures ? Les *Action Barbès* entendent travailler en symbiose et avoir des actions collectives, mais aussi pouvoir intervenir individuellement, chacune auprès de "ses" autorités.

Lors d'une réunion de quartier, fin septembre, les participants ont constitué des groupes de travail thématiques : pollution, circulation, animation culturelle, sauvetage du Louxor... Ceux-ci commencent à se réunir et envisager des actions. D'autre part, les *Action Barbès* tiennent une assemblée générale constitutive, le 19 novembre 2001. Elle aura lieu à 19 h, dans la salle des mariages de la mairie du 10e. Cette assemblée générale n'est théoriquement ouverte qu'aux adhérents, mais il n'est pas interdit d'adhérer.

M.P.L.

□ Renseignements : *Action Barbès* 9e, 155 bd Magenta. Fax : 01 45 26 63 68. E-mail : action-barbes9@noos.fr

Débat sur la subvention du Joyau d'or

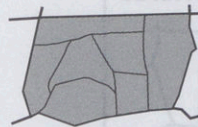
«*Nous votons sur des activités et non sur un numéro de téléphone*», a expliqué Annick Lepetit lors d'un débat au conseil d'arrondissement, concernant l'attribution d'une subvention à l'association *Le Joyau d'or*, qui dispense des activités pour les personnes âgées (jeux, sorties, etc.).

Pourquoi ce débat ? Parce que ce

cette association est hébergée dans le local de la permanence électorale de Jean-Pierre Pierre-Bloch (DL), rue des Poissonniers.

La subvention a été votée mais le PC et les Verts se sont abstenus, «*afin de ne pas porter préjudice aux usagers de l'association*», a expliqué l'élue communiste, Sophie Meynaud.

La vie du 18^e



L'affaire du policier violent : jugement le 28 novembre

Le tribunal correctionnel a écouté, mercredi 24 octobre, les deux parties dans l'affaire qui oppose une jeune fille du 18e, Nadia Hani, à un policier qu'elle accuse de brutalités. Le jugement sera rendu le 28 novembre.

Le procureur a requis huit mois de prison avec sursis contre le policier.

Avant son arrestation et sa détention plutôt agitée, Nadia Hani avait, au cours d'une altercation dans un bar, légèrement blessé une jeune policière avec un verre cassé. Pour cela, le procureur a requis contre elle deux mois de prison avec sursis et 5 000 F d'amende.

Élections : le leader du Front national débouté

Des milliers de personnes avaient été radiées des listes électorales parisiennes lors des dernières municipales, dont quelques centaines dans le 18e, parce qu'elles n'avaient pas signalé leur changement d'adresse. Martial Bild, tête de liste du Front national dans le 18e, en a tiré argument pour demander au tribunal l'annulation du scrutin. Il déclarait aussi avoir été victime «*d'un traitement médiatique inéquitable*».

Sa requête a été rejetée. Le tribunal estime, dans son jugement du 5 octobre, que les radiations d'électeurs n'étaient en aucune façon une manipulation et n'ont pas favorisé une liste plutôt qu'une autre : elles résultaient de l'application de la loi. Et il a relevé que M. Bild n'apportait aucun élément de preuve d'un "traitement médiatique inéquitable". Martial Bild a été condamné aux frais du procès et, en outre, à des dommages et intérêts au préfet de Paris et aux élus du 18e.

Soutenez votre journal

☐ Je m'abonne pour un an (onze numéros) 130 F (19,82 €)

☐ Je m'abonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 230 F (35 €) (130 F abonnement + 100 F cotisation)

☐ Abonnement à l'étranger 150 F (22,87 €)

☐ Je me réabonne pour un an (11 numéros) 130 F (19,82 €)

☐ Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 230 F (35 €) (130 F abonnement + 100 F cotisation)

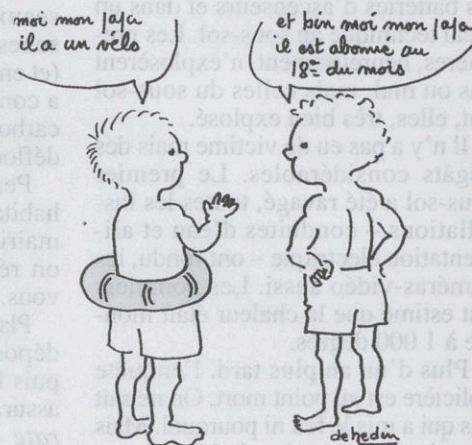
☐ Je souscris un abonnement de soutien, un an 500 F (76,23 €)

Remplir en lettres majuscules et envoyer avec le chèque à l'ordre de "Les Amis du 18e du mois" 57, rue de Clignancourt, 75018 Paris :

NOM : Prénom :

Adresse :

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, etc.) doit être envoyée par écrit. Merci.



18^e

CULTURE

Trois associations d'artistes vous invitent

Portes ouvertes d'Anvers aux Abbesses les 10-11 et 17-18 novembre

Comme chaque année, l'association d'artistes *D'Anvers aux Abbesses* organise ses journées d'ateliers portes ouvertes : dans une quarantaine de lieux (ateliers, galeries), les habitants du quartier et d'ailleurs découvriront, les week-ends du 10-11 et du 17-18 novembre, les œuvres des membres de l'association : peintures, sculptures, gravures, photos, réalisations graphiques...

Cette année, pas d'oriflammes accrochés aux arbres, place des Abbesses. Mais, sur la place, l'association installe un kiosque où l'on pourra se procurer la liste complète des expositions avec les adresses, et où un film réalisé pour l'occasion sera diffusé sur grand écran. À la Halle St-Pierre (2 rue Ronsard), on trouvera aussi des hôtes (ou des hôtesses) donnant le programme et des renseignements sur la manifestation. Et le film sera diffusé, sur écran vidéo, dans quelques ateliers (en fonction de l'espace disponible).

Comme l'an dernier, un jury attribuera le prix du *Cent d'Émile*, récompensant une œuvre de petit format. Les œuvres candidates seront exposées à la galerie Delta, 26 rue du Delta (c'est dans le 9e, tout près du métro Anvers). Le gagnant recevra un chèque de 1 000 francs, mais en échange l'œuvre primée sera conservée par l'association.

□ Renseignements : 01 42 23 65 60.

Le salon de *Regard 18*, à la mairie, du 19 novembre au 1er décembre

Trente peintres, graveurs et photographes, et six sculpteurs présentent leurs œuvres, du 19 novembre au 1er décembre, dans la salle des fêtes de la mairie du 18e, au salon de *Regard 18*, association d'artistes du 18e créée il y a dix ans.

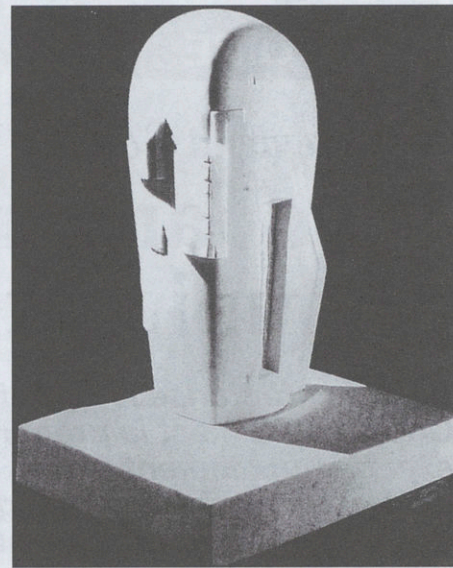
Regard 18 rassemble des artistes sur une base affinitaire pour des échanges stimulants et amicaux.

Le salon met particulièrement à l'honneur cette année Françoise Delmas, peintre, et Pierre-Henri Friquet, sculpteur.

Longtemps, Françoise Delmas a peint des toiles abstraites, réalisées d'un pinceau énergique, avec des heurts de couleurs vives, des entrecroisements de signes dans l'espace. Avec le temps, sa palette s'est simplifiée : ses toiles les plus récentes



Françoise Delmas : *Paysage*.



Paul-Henri Friquet : *La porte orientale*.

jouent sur de subtiles variations et nuances dans une même tonalité, avec beaucoup de maîtrise et de sensibilité ; en même temps, elle se rapproche de la figuration : paysages, silhouettes se devinent dans de vastes espaces.

Pierre-Henri Friquet, sculpteur, aime les formes solides et équilibrées.

Une rencontre est prévue avec l'ensemble des artistes exposants le samedi 24 novembre de 10 h à 12 h.

□ Du lundi au samedi de 11 h à 17 h, le jeudi jusqu'à 19 h 30, samedi de 10 h à 12 h.

Renseignements : 01 42 57 99 70 (Helena Pavlovsky, présidente).

La cité Montmartre aux artistes organise son "Extraordener" le 1er et le 2 décembre

Deux jours d'ateliers portes ouvertes, une exposition de groupe dans le grand hall d'entrée, un "jardin des sculptures", une autre exposition, *L'esprit d'une époque* (organisée avec le Musée des années 30 de Boulogne-Billancourt), des moments musicaux avec les artistes établis dans la cité et avec le Conser-

vatoire du 18e arrondissement, un débat sur *Les lieux de création dans la ville* en présence d'architectes, d'artistes, d'élus et de gestionnaires de l'immobilier...

Tout cela est au programme de "l'Extraordener" de la cité Montmartre aux artistes, le samedi 1er décembre de 10 h à 20 h et le

dimanche 2 de 10 h à 18 h.

Cette cité, située 187-189 rue Ordener (bus 31, 60 et 95, arrêt Darnémont-Ordener), est la plus grande cité d'artistes d'Europe avec ses cent cinquante ateliers-logements. Depuis 1992, l'Extraordener, organisé par l'association des locataires de la cité, et qui présente le travail des résidents, rencontre un succès considérable, attirant maintenant cinq mille visiteurs durant le week-end.

□ Renseignements : site Montmartre-aux-artistes.org, ou E-mail : extraordener@club-internet.fr

Les Rencontres photographiques du 18e (23 novembre-23 décembre) : Cités & Diversité

Les troisièmes *Rencontres photographiques du 18e* ont lieu du 23 novembre au 23 décembre 2001 sur le thème *Cités & Diversité*.

Organisées par l'association Aidda (Association pour l'information, la documentation et la diffusion audiovisuelles) tous les deux ans, elles entendent «permettre des échanges des acteurs de la photographie sociale et documentaire, donner à voir diverses expériences traitant du monde urbain, sensibiliser le public à l'impact de l'image dans la société, favoriser enfin l'émergence de jeunes photographes et leur rencontre avec des photographes déjà connus.»

Des expositions centrales, à la mairie du 18e, sont prévues : *Regards de grands photographes*, et *Le 18e dans tous ses états*, exposition collective sur l'arrondissement, ainsi qu'une exposition individuelle consacrée à un "invité des Rencontres". Une quinzaine d'autres expos individuelles ou

collectives sont également au programme dans des galeries ou d'autres espaces de l'arrondissement.

Un concours photo, date limite 20 novembre 2001

Un concours photo est organisé sur le thème de *La photographie sociale et documentaire*. Il est ouvert aux professionnels et amateurs avertis, sans condition d'âge.

Les participants doivent envoyer «un ensemble cohérent de cinq photos au moins, en noir et blanc ou en couleurs (format minimum 18 x 24, maximum 30 x 40) rendant compte d'un aspect de la réalité sociale ou d'un événement d'actualité.»

Les photos doivent être envoyées à Aidda, 26 rue Montcalm, 75018 Paris, avant le 20 novembre 2001, date limite. Chaque photo doit porter au verso sa légende et le nom de l'auteur. Frais de participation : 50 F par participant (libeller le chèque à Aidda).

Premier prix de 5 000 F assorti d'un portfolio personnel de quinze images, et de la présentation d'une exposition personnelle à la galerie *Autres regards* en 2002. Du deuxième au vingtième prix, les lauréats recevront du matériel photo. Les prix seront proclamés le 11 décembre 2001.

□ Renseignements et programme complet : Aidda, 26 rue Montcalm. Tél. 01 42 55 06 86. E-mail : www.aidda.com

Une signature à la librairie Mimogéa

Catherine Verlaquet signera son livre *Sous l'archet d'une contre-basse* samedi 24 novembre, de 17 h à 19 h, à la librairie Mimogéa, 15 rue des Abbesses. Catherine Verlaquet, jeune comédienne de 24 ans, habite le 18e (rue Simon Dereure). C'est son premier roman.

ECOLE D'ARTS PLASTIQUES

● FORMATIONS DE PLASTICIEN : DESSIN, PEINTURE, SCULPTURE : 1 année de formation

● PRÉPARATION DOSSIER POUR CONCOURS - 1 année de formation

● COURS DU SOIR, COURS DU MERCREDI - Tous niveaux

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS : 01 44 92 92 03

Histoire de la Goutte d'Or (8)

Un quartier d'immigration

Ce qui caractérise le quartier de la Goutte d'Or, c'est la proportion exceptionnellement forte d'immigrés : d'abord immigrants des provinces françaises au milieu du XIX^e siècle, puis venus de Belgique, d'Italie, de Russie, de Pologne, et surtout, à partir de 1920, d'Afrique du Nord. Ce quartier a toujours été un formidable creuset d'intégration.

Avant 1860, la Goutte d'Or ne faisait pas partie de Paris. Elle relevait de la commune de La Chapelle et (pour une petite partie) de celle de Montmartre, communes autonomes. Les communes de la banlieue proche de la capitale ne supportaient pas le poids des taxes d'octroi imposées aux marchandises à leur entrée dans la capitale. De ce fait, le coût de la vie y était moins élevé, et c'est donc là que se fixaient de préférence les populations pauvres : d'une part des familles fuyant Paris à cause de la cherté des prix, ou chassées par les opérations d'urbanisme du préfet Haussmann, qui a détruit plusieurs secteurs surpeuplés du centre de la capitale, et d'autre part des travailleurs arrivant des provinces françaises et des pays voisins – notamment, pour ce qui concerne la Goutte d'Or, de Belgique.

La Goutte d'Or a ainsi été, dès le milieu du XIX^e siècle, un quartier peuplé d'immigrants, même s'ils avaient dans leur grande majorité la nationalité française. C'étaient pour la plupart des paysans obligés de quitter la terre, et attirés à Paris par les grands chantiers, ceux du chemin de fer notamment, et le développement rapide des usines. Beaucoup n'avaient aucune expérience de la vie en ville, certains parlaient mal le français, n'ayant pratiqué jusque-là que le dialecte de leur province.

De jeunes célibataires déracinés

C'étaient très souvent des hommes jeunes, pas encore mariés, ou bien ayant laissé leur famille au pays d'origine, espérant la faire venir plus tard lorsque leur situation serait assurée et stable. En somme, toutes les caractéristiques de populations immigrées.

Les historiens le vérifient en examinant le peuplement, immeuble par immeuble, des rues du quartier, tel qu'il apparaît à travers les recensements et dans les documents administratifs conservés. Ils y constatent une forte prédominance des métiers ouvriers, et dans beaucoup

Ce sont pour la plupart des paysans contraints de quitter leur terre...



Peu après 1900, un groupe de gosses devant la rue Léon (vue ici depuis la rue Doudeauville).

d'immeubles une proportion d'hommes seuls beaucoup plus importante que la normale.

Les sociologues Jean-Claude Toubon et Khelifa Messamah, auteurs d'une remarquable étude sur l'immigration à la Goutte d'Or¹, citent par exemple le cas du 28 rue de la Charbonnière : en 1863, il est habité en majorité par des hommes venus de province et travaillant aux chemins de fer. Sur ces trente-et-un hommes, deux seulement sont là avec leur femme.

Autre fait significatif : la forte proportion de "garnis" ou hôtels meublés. Au recensement de 1846, sur les 14 398 habitants de la commune de La Chapelle (incluant la Goutte d'Or), 1 423 (soit près de 10 %, proportion considérable) vivaient en garni, et parmi eux 85 % d'hommes. Cette caractéristique se renforcera au fil des ans : en 1926, sur 921 immeubles d'habitation à la Goutte d'Or, 173 seront des meublés ou des garnis.

Les régions françaises les plus représentées à la Goutte d'Or sont, logiquement, celles du Nord et de l'Est. Après la défaite de 1871, on voit affluer les Alsaciens et Lorrains réfugiés des zones annexées par l'Allemagne : au recensement de 1891, ils sont les plus nombreux parmi les habitants non natifs de la région parisienne, formant 6 % des habitants du quartier.

La proximité de la gare du Nord

Jean-Claude Toubon et Khelifa Messamah distinguent trois périodes dans l'évolution de la population à la Goutte d'Or :

- « - 1840-1890, consolidation d'un espace ouvrier provincial français,
- 1890-1920, constitution d'un espace multi-ethnique européen et première pénétration de la population algérienne,
- 1920-1960, formation d'une enclave ethnique maghrébine. »

Il faudrait aujourd'hui ajouter une quatrième période, celle de la diversification de l'immigration dans le quartier, à partir des années 1970-1980, et de façon accélérée dans les années 1990 : notamment par l'arrivée en grand nombre de populations originaires d'Afrique noire et, en nombre moins important, d'immigrants d'origine asiatique, tamouls entre autres. Mais cette quatrième période ne relève pas à proprement parler de l'histoire, car elle est toujours en cours.

En 1891, les étrangers forment 5,9 % de la population du quartier. Ce chiffre n'est pas exceptionnel : c'est à peu près le même que sur l'ensemble de la population parisienne, et

nettement moins que dans le quartier voisin de Clignancourt-Montmartre (lui aussi, à l'époque, très ouvrier), où l'on compte 7,1 % d'étrangers. Mais à la Goutte d'Or, il s'agit presque exclusivement d'étrangers pauvres.

Les Belges sont les plus nombreux, en raison de la proximité de la gare du Nord, suivis des Allemands, des Russes et des Italiens. Dans les trente années suivantes, le nombre de Belges diminuera légèrement, les Allemands disparaîtront presque complètement (du fait notamment de la guerre de 14-18), le nombre de Russes et d'Italiens fera plus que doubler.

Des Juifs fuyant les pogroms

L'immigration russe est formée pour une grande part de familles juives fuyant les persécutions raciales. Quand on parle de Russie à cette époque, cela englobe la Pologne, annexée par l'Empire russe, et les pays baltes. Les Juifs y sont nombreux, et depuis longtemps victimes de l'antisémitisme qui imprègne les mentalités. Mais les persécutions contre eux ont pris, dès 1881, un caractère officiel, conséquence indirecte des mouvements révolutionnaires.

Au milieu du XIX^e siècle en effet sont nés en Russie des groupes se fixant pour objectif le renversement de la tyrannie tsariste : les *narodniki* (du russe *narod*, peuple), en majorité de jeunes intellectuels, qui multiplient les attentats. En avril 1879, un étudiant membre de *La Volonté du peuple* tire cinq coups de revolver sur le tsar Alexandre II, sans l'atteindre. En décembre 1879, une explosion provoque le déraillement du train impérial. En février 1880, la salle à manger du palais impérial saute quelques minutes avant que le tsar et sa famille y pénètrent. Le 1^{er} mars 1881 enfin, à Saint-Petersbourg, Alexandre II tombe, déchiqueté par une bombe.

La répression est féroce et dure longtemps. Alexandre III, le nouveau tsar, crée l'*okhrana*, police politique. Des milliers de personnes sont déportées, la censure des journaux et publications aggravée, les droits des paysans restreints par la création de chefs des communes rurales, une sélection sévère instaurée dans l'enseignement supérieur. L'administration s'engage dans la "russification" forcée de la Pologne, du Caucase, des pays baltes.

Les Juifs sont particulièrement visés par la politique de répression : déjà éprouvés dans les années précédentes par des vagues de pogroms, ils se voient interdits de séjour dans les grandes

1. J.-C. Toubon et K. Messamah, Centralité immigrée, le quartier de la Goutte d'Or, deux volumes, éd. L'Harmattan-CIEMI, 1990.

viles et assignés à résidence dans certaines zones. Un million et demi de Juifs, chassés des villes, reviennent vers les localités d'origine de leurs familles. Certains métiers leur sont interdits. Une affreuse misère en résulte. Cette législation anti-juive ne sera abolie qu'en 1917.

Nombreux sont alors en France les réfugiés juifs de Russie. Victor Hugo préside un *Comité de secours aux Israélites de Russie*, auquel adhèrent le sénateur Carnot (père du futur président de la République Sadi Carnot), le pasteur de Pressensé, le grand rabbin de France, et auquel l'archevêque de Paris accorde son soutien.

Beaucoup de ces immigrants de l'Est campent dans les arrondissements nord de Paris, à Belleville, à Montmartre... Ils seront nombreux à s'installer à la Goutte d'Or, et plus encore dans le quartier Clignancourt. Ils travaillent comme ouvriers ou bien créent des ateliers artisanaux, dans l'habillement notamment.

D'autres les rejoindront après 1905, année où l'échec de la première révolution russe est suivi d'un regain des milieux nationalistes d'extrême-droite et d'une nouvelle vague de pogroms.

Les maisons des Italiens

«Les étrangers (...) avaient tendance à se regrouper par nationalité dans des quartiers spécifiques, écrit l'historien Ralph Schor². À la fin du XIX^e siècle, les Italiens de Paris se rassemblaient en nombre dans les 11^e, 12^e, 18^e et 19^e arrondissements. Ils pratiquaient la solidarité, conservaient leur langue ou leur dialecte, leurs habitudes culinaires et festives. Des boutiques offraient des produits du pays d'origine... Ces regroupements contribuaient à entretenir la xénophobie.»

À la Goutte d'Or, les maçons italiens construisaient parfois eux-mêmes leur maison, et y ajoutaient des étages ou des extensions quand la famille s'agrandissait par l'arrivée de frères et de cousins ou par des naissances. Presque toutes ces «maisons d'Italiens», constructions assez pauvres, ont disparu ; on pouvait cependant en voir encore quelques-unes, il y a peu, du côté de la rue de Jessaint.

À la fin du XIX^e siècle et jusqu'en 1914, les Nord-africains étaient encore très peu nombreux : quelques milliers dans toute la France, surtout à Marseille et dans les régions minières. À Paris, la raffinerie Say, les chantiers du métro en occupaient quelques centaines. On n'en comptait que quarante-sept sur l'ensemble du quartier de la Goutte d'Or en 1891.

C'est la guerre de 14-18 qui va amener une immigration maghrébine plus massive et créer à Paris des pôles de fixation. 78 056 Algériens, 35 506 Marocains, 18 249 Tunisiens sont amenés en France, plus ou moins sous la contrainte, pour remplacer dans les travaux de force les

Articles déjà parus dans la série sur l'histoire de la Goutte d'Or : Quand la Goutte d'Or était à la campagne (n° 63). Le temps des usines et du chemin de fer (n° 64). 1848, des barricades à la Goutte d'Or (n° 65). Les lavoirs, les bals, l'église St-Bernard (n° 66). 1870-1871, l'année terrible, le siège de Paris, la Commune (n° 69). Au tournant du XIX^e et du XX^e siècle (n° 70). De 1905 à 1940, histoire de deux députés de la Goutte d'Or, Marcel Cachin et Louis Sellier (n° 73-74).



Immigrants italiens arrivant dans une gare parisienne, gravure parue dans *L'illustration* en 1899.

ouvriers français mobilisés, et pour travailler sur les chantiers militaires (sans compter les 173 000 soldats algériens mobilisés).

La plupart d'entre eux repartent en 1918 vers leur pays d'origine. Quelques noyaux cependant restent.

Dès 1920 l'immigration reprend, car les besoins de main-d'œuvre en France sont énormes : la guerre a tué 1 350 000 soldats français, soit 10 % de la population masculine active (sans compter les blessés et invalides). Les contingents d'immigrés les plus importants, à cette époque, sont formés d'Italiens, d'Espagnols, de Polonais. Mais progressivement les Algériens vont aussi arriver, de plus en plus nombreux : la situation économique de l'Algérie, très dégradée du fait des conséquences de la guerre et des mauvaises récoltes de 1920 et 1921, incite beaucoup de paysans algériens à s'expatrier. La majorité de ceux qui s'installent en France entre les deux guerres ne font pas venir leur famille. Leur projet est de gagner de l'argent, puis de retourner chez eux.

Dans le Paris des années 1920, les princi-

pales localisations des immigrés algériens (kabyles pour la plupart) sont : la Goutte d'Or, le 13^e autour du boulevard de la Gare et de la rue du Château-des-Rentiers, et quelques rues du 15^e, du 19^e, du 20^e et du Quartier latin.

Au long de la rue de la Goutte d'Or

À la Goutte d'Or, c'est dans la partie sud du quartier que la proportion d'étrangers est la plus forte : pour prendre l'exemple d'une rue, on dénombre 13,7 % d'étrangers (370 personnes) au recensement de 1926 parmi les habitants de la rue de la Goutte d'Or.

Les Italiens forment, à cette date, 2,7 % des habitants de la rue ; fait significatif, l'immeuble où ils sont le plus nombreux, au n° 49, n'est pas un garni, ce qui indique une intégration assez forte. Les Polonais sont 1,8 % (la Pologne à cette époque est devenue indépendante), les Russes 1,9 %, les Suisses également 1,9 %, les Belges 1,4 %.

Les Algériens (39 personnes) sont un peu plus de 1 % des habitants de la rue : ils sont encore minoritaires, mais ils commencent à former une communauté. Ils se sont regroupés dans quelques hôtels garnis aux numéros 7, 23, 25 et 27. Au n° 25, ils constituent la presque totalité des occupants.

Comme nous l'avons dit plus haut, bon nombre des immigrés d'origine russe et polonaise étaient juifs. Ils vont quasiment disparaître du quartier durant la seconde guerre mondiale et l'occupation allemande, soit qu'ils se réfugient ailleurs, soit, pour beaucoup d'entre eux, qu'ils soient déportés dans l'horreur des camps d'extermination nazis.

Au contraire, la population maghrébine va se renforcer continuellement jusqu'aux années 1960, jusqu'à marquer durablement la physionomie de la Goutte d'Or. Ce sera le sujet de notre prochain article.

Noël Monier



Un atelier de confection en 1920, rue Marcadet, créé par des immigrés juifs originaires d'Europe de l'Est.

2. Ralph Schor, *Histoire de l'immigration en France*. Éditions Armand Colin, 1996.

Il y a cent ans, André Malraux naissait rue Damrémont



Malraux en 1920.

Il y a juste cent ans, le 3 novembre 1901, André Malraux, mort en 1970, naissait au n° 73 de la rue Damrémont.

Il n'y a guère vécu. Il a passé son enfance et son adolescence à Bondy. Sa mère, que son mari avait quittée alors qu'André avait 4 ans, y avait trouvé refuge dans l'épicerie de la grand-mère.

Mais de cette enfance, André Malraux refusera de parler. «Presque tous les écrivains que je connais aiment leur enfance. Je déteste la mienne», écrit-il. Selon la jolie expression du Malraux de la collection Découvertes-Gallimard, «Malraux a mis toute son énergie à faire croire qu'il est né adulte».

Il reviendra dans le 18^e dix-neuf ans plus tard, en 1920. Il se veut alors poète. C'est un jeune homme élégant, un peu dandy, que brûle l'ambition d'une carrière littéraire. Il fréquente André Salmon et Max Jacob, tous deux anciens amis d'Apollinaire, tous deux anciens habitants du Bateau-Lavoir. Max Jacob loge à ce moment au 17, rue Gabrielle. Malraux y vient souvent. Il rencontre Mac Orlan, Cendrars, Pierre Reverdy, ainsi que de nombreux peintres, car il s'intéresse déjà à la peinture. Il admire Picasso. Il a la passion de la modernité, qui à ses yeux est incarnée par ce groupe des Montmartrois.

En 1921, il publie son premier livre, *Lunes en papier*, recueil de poèmes en prose dédié à Max Jacob, illustré de bois gravés de Fernand Léger et édité par Kahnweiler, le "galeriste" de Picasso et des cubistes.

Une exposition au musée de Montmartre, probablement au printemps prochain, *Malraux et les peintres montmartrois*, qui évoquera ces quelques années, sera co-organisée par l'association des *Amitiés internationales André Malraux*, dont le siège est 72 rue Vauvenargues, dans le 18^e.

N.M.

□ Informations sur le 100^e anniversaire de Malraux : voir le site www.andremalraux.com

Dernière ligne droite pour le Prix Wepler 2001

Pour la 4^e édition du *Prix Wepler*, qui s'intitule désormais *Prix Wepler-Fondation de la Poste*, du nom de son sponsor, le jury a sélectionné quatorze titres parmi les romans de la rentrée, et élira son lauréat, lundi 26 novembre, lors du maintenant traditionnel dîner au *Wepler*, la brasserie de la place Clichy.

Le prix récompense des «écrivains contemporains méritant d'être reconnus et promus» avec un grand prix (60 000 F, au lieu de 50 000 F les années précédentes) et une mention spéciale (20 000 F, au lieu de 10 000 F). Le jury, présidé par Marie-Rose Guarnieri, de la Librairie des Abbesses, qui est à l'origine du prix, se renouvelle chaque année mais reste de même type : critiques littéraires, libraires, un enseignant, un traducteur, des lecteurs et parmi eux, comme l'an dernier, un détenu (une détenue, cette fois-ci, de la prison de Rennes) qui "s'évade" ainsi de son quotidien. ■

NOTES DE LECTURE

Pierre Mac Orlan et Henri Landier : traces d'une amitié



Portrait de Mac Orlan avec son fidèle perroquet. Cette gravure sur bois d'Henri Landier figurait en tête de l'édition des *Chansons de la vieille lanterne* réalisée par les deux hommes.

là qu'il rencontre Mac Orlan.

«Je crois que ce qui a amené Mac Orlan à s'intéresser à moi, raconte Landier, c'est que j'étais marin. Pierre, bien qu'il ait beaucoup écrit sur la mer, n'a probablement jamais navigué, mais il était fasciné par la vie des marins. Il m'écoutait avec une attention extraordinaire. Moi aussi j'aimais l'écouter, car c'était un conteur d'une imagination inépuisable.» Landier est aujourd'hui un peintre bien connu à Montmartre, qui expose régulièrement dans son atelier, 1 rue Tourlaque (voir page 22).

L'univers des deux hommes, malgré leur différence d'âge, est voisin : ce goût des ports, des villes la nuit, de ce que Mac Orlan appelait "un fantastique social moderne", on le retrouve dans les livres du romancier comme dans les peintures ou les gravures

de Landier. Leur amitié durera. En 1966, Landier achète un ancien moulin à Pisseloup, à 5 km de la maison de Mac Orlan à Saint-Cyr-sur-Morin, et en 1967 ils réalisent un "livre d'artiste" (tiré à 130 exemplaires) sur les *Chansons de la vieille lanterne* de Mac Orlan, illustrées de gravures sur bois de Landier.

Cette proximité, elle saute aux yeux dans la belle exposition du Musée des pays de Seine-et-Marne et dans son livre-catalogue : rues nocturnes, filles, ports aux eaux huileuses, enchevêtrements de grues, grands ciels tourmentés, villages et clochers, "labours couleur de lièvre" – à la fois titre d'un tableau de Landier et phrase d'une chanson de Mac Orlan...

Noël Monier

□ Musée des pays de Seine-et-Marne, à St-Cyr-sur-Morin (près de la Ferté-sous-Jouarre).

(C'est un beau musée d'art et traditions populaires, présentant une collection d'outils anciens et de documents sur la vie d'autrefois, ainsi qu'une salle permanente sur Mac Orlan. Tous les jours de 10 h à 12 h et de 14 h à 17 h, sauf le samedi et le dimanche matin. 01 60 24 46 00.)

Loft Story revisited

● *Regardez-moi*, par Gudule. Flammarion, collection *Tribal*. 128 pages. 5,40 € (35,45 F)

Gina, 16 ans et demi, a remporté le casting, elle sera la vedette de *Regardez-moi*, le nouveau *reality-show* télévisé. Sous contrat de trois mois pour être filmée en permanence chez elle, dans la rue, le métro, le lycée. Son image diffusée jour et nuit. Gina croit vivre un rêve de star mais il deviendra vite cauchemar de cobaye en cage.

Du triomphant «je vais devenir hyper-célèbre» au désespéré «je n'en peux plus, faut que ça s'arrête ou je vais devenir folle», Gudule raconte comment Gina s'est fait piéger par la société de voyeurisme et comment elle s'en sortira (peut-être). Parallèlement, elle démonte le phénomène *Loft Story*, le déconstruit, l'atomise et le pulvérise joyeusement. Et notre Gudule ne résiste pas à situer l'action, comme si souvent dans ses romans, dans le quartier où elle habite, à La Chapelle. Cependant, si vous cherchez le lycée de Gina rue de la Martinique, vous ne le trouverez pas : privilège de l'imagination de l'écrivain.

À lire à partir de 15 ans, l'âge de la collection *Tribal* et l'âge de beaucoup de ceux qui ont regardé s'agiter d'autres cobayes au printemps dernier.

Marie-Pierre Larrivé

● *Henri Landier - Pierre Mac Orlan, les confidences de l'ombre*. Livre-catalogue de l'exposition qui se tient jusqu'au 10 mars 2002 au Musée des pays de Seine-et-Marne. À commander (100 F - 15,30 €) au musée, 17 av. de la Ferté-sous-Jouarre, 77750 Saint-Cyr-sur-Morin, ou à l'Atelier d'art Lepic, 1 rue Tourlaque, 75018.

Pierre Mac Orlan (1882-1970), dans sa jeunesse, a vécu à Montmartre. Son œuvre s'y réfère souvent, dans ses poèmes, évoquant le ciel de la rue des Saules ou l'atmosphère nocturne des rues de la Butte, comme dans ses romans – l'action du *Quai des brumes*, par exemple, se situait à Montmartre, et non dans le port où l'adaptation de Prévert pour le cinéma l'a transposée.

Il a habité au Bateau-Lavoir, où il a occupé, l'atelier le plus sombre et le plus misérable, où d'autres moments ont aussi logé Max Jacob et André Salmon, et qui était situé près de la fontaine où chacun, son broc à la main, venait chercher de l'eau. Là, il connut Picasso, Modigliani, Max Jacob, Salmon, qui y habitaient, et Guillaume Apollinaire qui y venait souvent, et avec qui toute la bande partait à la fête foraine boulevard de Clichy.

Très pauvre, il gagnait un peu d'argent en vendant ses aquarelles, 20 francs, chez les brocanteurs du quartier. Il fréquentait aussi beaucoup le *Lapin agile*. Il a d'ailleurs épousé la fille de Frédé, le légendaire patron du cabaret.

Mais il partait souvent pour des errances sur les routes d'Europe, jusqu'à Naples et Palerme, ou jusqu'aux ports du Nord.

Dans un village de Seine-et-Marne

En 1925, las des voyages et de la vie urbaine, il s'installe dans le village de Saint-Cyr-sur-Morin, en Seine-et-Marne. Mais le regret de Paris et de Montmartre le prend parfois. «Au bout de la voie ferrée de l'Est qui se lance comme un jet de vif-argent, Paris éclate dans la nuit de même qu'une bulle de lumière», écrit-il par exemple dans un texte de 1945 plein de nostalgie. En 1957, il revient à Montmartre et s'installe 14 rue Constance.

Ce retour sera une désillusion et ne durera que peu de temps. Mac Orlan est maintenant un vieil homme, qui se sent seul et perdu à Paris. Il se fait néanmoins de nouveaux amis, et parmi ceux-ci un jeune peintre nommé Henri Landier. Celui-ci a 22 ans, il a tenté de vivre de son art, puis s'est engagé dans la marine marchande où il travaillera jusqu'en 1960. Il revient à Montmartre entre deux voyages, le temps de reprendre ses pinceaux et de rendre visite à des copains, notamment à l'atelier de gravure Lacourrière, en haut du funiculaire. C'est

Théâtre, danse

Lavoir moderne parisien

Aglavaine et Selysette

de Maurice Maeterlinck
Du 1er au 10 novembre

Écrite en 1896, *Aglavaine et Selysette* est la dernière pièce du "premier théâtre" de Maeterlinck. Après cette pièce, Maeterlinck se tourne de plus en plus vers le mysticisme et «l'observation des forces mystérieuses de la vie».

Aglavaine et Selysette trahit un moment de crise, un renversement dans sa dramaturgie. Place est donnée à la parole. Le texte est rempli des questionnements de l'auteur, c'est une hybridation, mi-réflexion philosophique et mystique, mi-drame symboliste.

■ **Également au LMP**, du 13 au 17 nov., *Le vent coulis*, de Guy Shelley : variations chorégraphiques et linguistiques autour d'un danseur et d'un handicapé.

□ 35 rue Léon. 01 42 52 09 14.

Au Trianon

La fille de Madame Angot

Opérette de Charles Lecocq
8, 9, 10, 14, 15 et 16 nov. à 20 h 30, dim. 18 à 15 h.

Le Trianon s'est fait une réputation de temple de l'opérette. Il est normal que la compagnie des Enfants d'Arlequin ait choisi cette salle pour présenter sa version de *La fille de Madame Angot*, célèbre opérette créée en 1872. Le metteur en scène Nedeljko Grucjic a eu l'idée de transformer les personnages en animaux – et ça fonctionne.

Les Enfants d'Arlequin sont une association d'aide à l'enfance maltraitée. Les vingt chanteurs et comédiens, les quinze musiciens travaillent bénévolement. Les bénéfices du spectacle vont à l'œuvre sociale : assistance juridique, permanences d'accueil, études épidémiologiques, animations de Noël à l'hôpital Trousseau...

□ 80 bd Rochechouart. Rés. 08 20 800 400.

Théâtre des Abbesses

La promesse

De Xavier Durringer
Du 7 au 24 novembre

Zeck s'en revient de guerre, guerre fratricide... comme toutes les guerres : Balkans ? Moyen-Orient ? Afrique ? Dans une ruine qui fut un sanctuaire,

église, mosquée ou synagogue, il retrouve sa promise. Il est l'orgueilleux vainqueur qui rapporte cadeaux et trophées.

Mais Lucia est enceinte à la suite d'un viol commis par l'ennemi. Zeck ne veut pas de cet enfant, il veut fuir avec sa promise vers une terre de paix. Mais Lucia veut garder l'enfant, car elle vit dans un autre monde, auquel Zeck n'a pas accès, celui du spectre de son violeur : il est venu, a demandé pardon, a parlé de cet au-delà où il se trouve et de cet enfant...

Le projet de Xavier Durringer, jeune dramaturge allemand, est ambitieux. A travers des archétypes, des revenants, dans des ruines de croyances, d'utopies, de civilisations, il interroge : qui est victime ? qui est bourreau ? qu'en pensent Dieu et les prophètes ? Pour ces questions angoissantes, l'auteur a choisi le poétique fantastique et parfois l'humour.

■ **Également aux Abbesses, danse** : Les 26, 27, 28, 30 nov. et 1^{er} déc., *Emio Greco*. Le 29 nov., *Lynda Gaudreau*.

□ 31 rue des Abbesses. Location 01 42 74 22 77.

"Lectures gourmandes"

Théâtre, formes brèves

Dîner-théâtre tous les jeudis

Le restaurant littéraire de la Goutte d'Or, *Lectures gourmandes*, inaugure une nouvelle formule. Sous le titre *Théâtre, formes brèves et créations*, il présentera tous les jeudis (à partir de 19 h 30) des dîners-théâtre, avec des textes sélectionnés par Sylvie Haggai, responsable de la programmation.

• **8 nov.** : Extraits d'*Ubu roi*, joués par des adolescents du théâtre *l'Échangeur* à Bagnot, puis *Avis de décès*, de Heiner Müller, écrit en 1975, texte fortement autobiographique dans lequel Müller évoque sa désertion de l'armée allemande et le suicide de sa femme.

• **15 nov.** : *Casse-départ*, de Christophe Pagnon (où l'on apprend que les utopies nées au pied des complots ont la vie plus dure qu'on ne l'imagine).

• **22 nov.** : *Nous avons tous la même histoire*, de Dario Fo, joué par Chantal Popelin (une comédienne et des objets), et *Eh chat... peur au rouge !*, par l'Assaut Clown Service Spectacle (un conte détourné, sur le thème de la pédophilie et de la maltraitance).

• **29 nov.** : *Autour d'Ubu* (lecture de textes), et *Chambres*, de Philippe Minyana (extraits). Philippe Minyana, qui a écrit depuis 1979 une trentaine de pièces, arrive à la notoriété. Ses œuvres étaient à l'affiche de deux scènes du 18e le mois dernier : *Pièces* au Théâtre Ouvert, et *Inventaires* à l'Atalante.

■ **Également à Lectures gourmandes**, les soirées des **Parvis**

Au Funambule

● Comédie d'Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri, avec Rosine Proust, Louise Boudvin, Nadine De Géa, Olivier Richard, Cédric Barbereau, Patrick Blandin.

La verve drôlatique d'Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri au service d'une névrose familiale ordinaire, voilà le refrain de cet *Air de famille*. Tous les vendredis soirs, Henri, patron du bistrot *Au père tranquille*, accueille sa mère, sa sœur Betty, et son frère Philippe – celui qui a réussi... Tout ce petit monde se rend au restaurant. Mais la réunion tourne à la thérapie de groupe.

Philippe, qui est passé à la TV, se pavane, sponsorisé par la mère hystérique, et essaie de savoir ce que sa sœur a pensé de sa prestation. Pendant qu'Henri se morfond car sa femme vient de le quitter – ce dont tout le monde se fout. Puisque de toute éternité, il a été décrété par la mère que «Philippe est merveilleux tandis qu'Henri est un con». Sous-entendu comme son père.

Cet air est connu. C'est aussi l'histoire d'un modèle familial occidental rebattu : une mère abusive et omnipotente qui évince le père – quitté et décédé depuis belle lurette – pour former un couple avec son fils préféré au détriment de l'autre, chargé de toutes les haines et de toutes les rancœurs. Et c'est finement analysé. La mère d'Agnès Jaoui n'était pas psychanalyste pour rien.

La scène se déroule dans la salle de café sous le regard de Yoyo et Denis, les deux pièces rapportées, auxquelles on coupe tout le temps la parole. Yoyo, l'épouse-potiche de Philippe, qui somatise : «Il fait froid ici ! Il n'y aurait pas une porte ouverte quelque part ?» Denis, le serveur, amoureux de Betty, qui joue le rôle de l'élément sain. Et ce soir-là, Betty, encouragée par son "fiancé", va changer de camp...

C'est le schéma familial qui vole en éclats. Éclats de colère, et éclats des rires qui fusent dans la salle, et qui sont constamment ponctués par l'émotion. Comme quand on se reconnaît, telle cette spectatrice qui

Un air de famille

murmure en parlant de Betty : «Je crois voir ma mère et moi...»

Avec sa déco de salon de famille justement, sol moqueté et sièges garnis de coussins moelleux, le théâtre du *Funambule* est cosy. Les comédiens sont pleins d'entrain. C'est avec eux que Jean-Marc Casalta, le directeur du *Funambule*, a déjà monté *Cuisine et dépendances*, du même tandem, en 1999. La pièce a tenu l'affiche avec succès pendant trois ans. Un pari réussi de Jean-Marc Casalta en dépit des angoisses : «Les gens gardaient en mémoire l'image du film avec Zabou. Mais la presse a marché à fond et le public a suivi. Jaoui et Bacri, qui étaient venus voir la pièce, ont aimé. Ils ont donné leur accord pour *Un air de famille*.»

Garder les pièces longtemps est une spécialité du *Funambule*. On souhaite bon vent à ce nouveau spectacle. Or depuis les événements du 11 septembre, «les cinq derniers rangs sont vides», déplore Jean-Marc Casalta, qui est aussi le président de l'association des petites scènes privées parisiennes. Heureusement, grâce aux recettes engrangées avec *Cuisine et dépendances*, le *Funambule* a les reins solides. Mais il n'en va pas de même pour beaucoup de petits théâtres, victimes du plan Vigipirate.

F. B.

□ 53 rue des Saules. 01 42 23 88 83. Du mardi au samedi 21 h.



poétiques : Le 16 novembre à 17 h 30, poésie en Suisse. Le 1^{er} décembre, dîner à 19 h 30, trois poètes du Moyen-Orient.

□ 28-30 rue de la Goutte d'Or.

Au Théâtre Ouvert

Pas bouger

d'Emmanuel Darley
Du 12 au 24 novembre

Pour cette pièce d'un auteur auquel le lie déjà une certaine fidélité, le Théâtre Ouvert accueille de nouveaux acteurs, ceux de la compagnie *Labyrinthes* avec le metteur en scène Jean-Marc Bourg. Le programme définit ainsi la pièce : «Un personnage A, suivant sans cesse une ligne droite, rencontre un personnage B immobile. Deux guetteurs dans l'espace vide, à l'affût d'un signe. Le mouvement, l'immobilité sont les postures préliminaires de leur quête, les faces complémentaires d'une même

interrogation, essentielle et inutile : comment vivre ?»

□ 4 bis cité Véron. Location 01 42 62 59 49.

A l'Étoile du nord Papa !

Spectacle de marionnettes, tous publics à partir de 7 ans
Du 7 au 18 novembre

La compagnie Contre-Ciel présente *Papa !*, de Fabienne Rouby, mise en scène de Luc Laporte, farce tragi-comique pour marionnettes et objets en castelet. Le récit s'inscrit dans la période de l'occupation de 1940-1945 et s'articule autour du thème du père et de la filiation. Il se propose comme un éveil du jeune spectateur à la citoyenneté et à l'expérience de l'individualité, entre les limites de la liberté et les contraintes de la responsabilité. Les marionnettes, tout en s'inspirant de Guignol, ont la particularité d'avoir des jambes, à l'instar

des marionnettes chinoises.

Table ronde sur le thème *Écrire aujourd'hui pour le théâtre de marionnettes*, samedi 10 nov. à 15 h.

C. C.

■ **Également à l'Étoile du nord**, *Zonkapa*, spectacle de danse de Rachel Matéis qui présente, comme l'indique l'onomatopée, un monde enfantin élaboré à partir de formes simples, mêlant humour et sérieux.

□ 16 rue Georgette Agutte.

01 42 26 47 47.

Et aussi

■ **A l'Atalante**, à partir du 2 novembre, festival du **théâtre russe** (spectacles en langue russe). 01 46 06 11 90.

■ **A l'Atelier**, *La ménagerie de verre*, de Tennessee Williams.

■ **Au Tremplin Théâtre**, *Gare aux proies*, de G. Renault, du 2 nov. au 2 déc. (39 rue des Trois Frères. 01 42 54 91 00.)

(Suite page 22)

LE MOIS DU

18^e

Pour les enfants

Salle Saint-Bruno

Le soleil a disparu

Marionnettes et musique
Le 17 nov. à 20 h 30

Trois jeunes musiciens s'introduisent dans le monde des marionnettes, pour libérer le soleil enfermé par un peuple de méchants extraterrestres. Ils auront l'aide de personnages un peu étranges. Ce spectacle a été écrit et est joué par treize enfants musiciens, sous la direction de Louise et Patrick Marty, animateurs de l'Atelier des trois tambours, bien connu dans le 18^e.

□ 9 rue St-Bruno. Adultes 20 F, enfants 10 F.

■ **A la Halle St-Pierre** : Jusqu'au 4 nov. et du 22 déc. au 6 janv., tjl à 10 h 30 et 16 h (sauf 25 déc. et 1^{er} janv.), **Encore du poisson** (pour les tout-petits). • Du 7 nov. au 19 déc., les mercredis à 14 h et 16 h, samedis et dimanches 14 h 30 et 16 h, **Quand les poulpes auront des dents** (5 à 10 ans).

■ **Au Funambule, Le clown Barbiche** (3 à 12 ans), merc. 10 h 30 et 14 h, lun. à ven. pendant les congés. 01 42 23 88 83.

Chanson, etc.

Au Divan du monde

Serge Utgé-Royo

25 et 26 novembre

Serge Utgé-Royo est anar-chiste et chanteur. Son père, catalan, réfugié en France à la fin de la guerre d'Espagne, lui a transmis le goût du combat pour ses idées et celui de la musique. Il chante ses compositions, et le répertoire traditionnel du mouvement social, chants français, catalans, espagnols, portugais, mexicains...

Il n'a ni la fougue de Léo Ferré, ni la verve et la gouaille de François Béranger, ni les éclats rauques qui donnaient à la voix de Marc Ogeret son poids d'humanité, et on peut regretter parfois chez lui une façon de détourner trop systématiquement les mélodies. Mais il a une voix magnifique, claire, parfois grave, parfois éclatante. Seule son horreur des mœurs du show-biz l'empêche d'être davantage connu.

Il vient de publier son dixième album, où l'on trouve *La chanson de Craonne, La butte rouge, Le temps des cerises, La cucaracha, Hijos del pueblo...*

N. M.

■ Noté également au Divan du

monde : Soirées Ramadan les 16 et 17 nov. avec Leilat el Tarab. Le chanteur de reggae Willi Williams le 12 novembre.

□ 75 rue des Martyrs. Les autres programmes du Divan du monde : 01 44 92 77 66.

A la Cigale

Stomp : encore huit jours

To stomp, en anglais, signifie taper des pieds. Stomp est un groupe de percussionnistes, tapant sur des poubelles métalliques et dansant, à des rythmes endiablés, pleins d'humour et d'imagination.

Déjà l'an dernier, Stomp avait remporté un triomphe à la Cigale. Cette année, programmé à partir du 18 septembre, prévu jusqu'au 14 octobre, Stomp tient jusqu'au 8 novembre, et la salle est pleine pratiquement tous les soirs. Il vous reste huit jours pour "stomper" avec eux

■ **Egalement à la Cigale, Festival des Inrock**, 9 et 10 nov.

□ 120 bd Rochechouart. 01 49 25 89 99.

A l'Olympic-café

Adjabel

Le 8 novembre

Atissou Loko, percussionniste haïtien, a axé sa musique sur le mélange de sa culture, influencée par le vaudou, avec les formes de musique et de poésie ancrées dans les quartiers urbains : jazz, reggae, funk, rap. La chanteuse comorienne Mariamé Kadi lui prête sa voix.

□ 20 rue Léon. Autres programmes et réservations : 01 42 52 29 93.

Concerts Multiculture dans quatre cafés

Quatre cafés de la Goutte d'Or et de La Chapelle accueillent régulièrement, les vendredis et samedis soirs, à partir de 21 h, les concerts organisés par l'association Multiculture :

• **L'Omadis** (anciennement Chez Mario), 43 rue Doudeauville (01 42 23 27 23).

• **Au rendez-vous des amis**, 32 rue Léon (01 42 62 75 04).

• **La Goutte rouge**, 19 rue

Polonceau (01 42 54 02 55).

• **Ambassade des brasseries**, 3 rue de la Chapelle (01 46 07 40 17).

Une douzaine de groupes "tournent" dans ces cafés, proposant des musiques on ne peut plus variées : musique latine, rock, raï, jazz, chanson française, musette...

Renseignements : Multiculture, 43 rue Doudeauville (06 67 58 03 40, Djimi).

Au café littéraire du Petit Ney

• Vendredi 9 nov. 20 h 30 : **Smadj et Medhi Haddab**, joueurs de oud, le luth arabe. (Medhi fait partie du groupe Ekova.)

• Dimanche 11 novembre 15 h : **Café chantant**. Chaque spectateur est invité à offrir une chanson, un texte, un numéro.

• Vendredi 16 novembre 20 h 30 : **Perry Angel Leopard**, guitare blues rock.

• Samedi 17 novembre 20 h 30 : **Chansons de Prévert**, par Christian Archambeaud et Colette Avril (voir page 24).

• Vendredi 23 novembre 20 h 30 : **le poète Seyhmus Dagtekin** présente son dernier recueil.

• Samedi 24 novembre : **L'apéro-conte**. À 18 h 30, contes indiens. À 20 h 30, "textes-frissons" (Edgar Poe, Maupassant, etc.) et contes bretons.

• Samedi 1^{er} décembre 20 h 30 : **Contes érotiques des Mille et une nuits**.

□ 10 av. de la Porte-Montmartre.

Lavoir moderne parisien

Agnès Bihl

20 novembre au 1^{er} décembre

La chanson, Agnès Bihl l'a toujours fréquentée, d'abord sur son électrophone, via Brassens, Brel ou Renaud... jusqu'au jour où elle découvre un auteur nommé Leprest : c'est la révélation ! Elle a trouvé l'expression qui allie le mieux ses deux passions : l'écriture et la scène.

□ 35 rue Léon. 01 42 52 09 14.

JAZZ

■ **A l'Olympic café**. Noté parmi d'autres : 1^{er} nov., **Andouma** (jazz afro). Le 3, **L'orchestre de la lune**, jazz psychédélique. Le 9, **Spice Bones**. Le 13, **Didier Labbé**. Le 23, **Monk'o Maroc**.

■ **Au Studio des Islettes**, 10 rue des Islettes, concerts les vendredis et samedis 21 h, jam-sessions lun., mar., mer., jeu. 21 h. • Sam. 17 nov. et vend. 30 : **Rasul Sidik** (trompette).

Au Cinéma des cinéastes



● Du 12 au 15 novembre.

Longtemps, Paul Dehédin dans ses peintures s'est intéressé aux ciels immenses, aux nuages, à la prairie vierge de toute construction, et il y mettait des Peaux-Rouges, et on chevauchait avec eux et c'était le bonheur. Mais Paul ne peint pas que le bonheur.

Pour les tableaux qu'il présente dans sa

Dehédin expose

nouvelle exposition, il a laissé de côté les couleurs claires. Il utilise des tonalités sourdes, des gris, des bruns, des noirs, et les toiles s'emplissent de visages et de silhouettes aux attitudes, aux expressions étrangement absentes. «Il y a deux façons d'être narcissique, dit-il. Faire son autoportrait, ou bien déguiser son âme à travers un anonyme d'homme. Un quelqu'un d'autre quelconque. L'homme seul, tout seul ou à plusieurs seul. Immobile, à la limite de l'inexistence, de l'indifférence, de la neutralité ou du clonage.»

Paul Dehédin fait partie de l'équipe du 18^e du mois, où il nous donne des dessins rigolos, d'un style plutôt bon enfant. Aussi plusieurs membres de l'équipe ont-ils été surpris en découvrant ces nouvelles toiles : ils ne savaient pas qu'il existait chez lui, aussi, ce sentiment de solitude. Ce jeu-là, Paul Dehédin le cache bien. Mais ses tableaux lui permettent d'avouer ce qu'il ne veut pas dire autrement. Et ça s'impose, c'est là, on ne peut pas éviter de voir.

Et ce n'est pas parce que Paul est un copain qu'on lui fait ce compliment. C'est parce que, incontestablement, ses tableaux ont cette qualité qu'on appelle la présence.

N.M.

□ 7 avenue de Clichy.



"Punaise suce-sang", un des grands insectes provençaux d'Henri Landier. (Lithographie, 76 x 56 cm.)

Expositions

■ **Atelier d'art Lepic : La Provence de Landier.**

Du 9 nov. au 9 déc.

Henri Landier présente ici des œuvres anciennes (1965-1970), de l'époque où il vivait dans une ancienne bergerie à Oppède. C'est plein de couleurs et d'exubérance. A signaler : des portraits d'insectes minuscules, formidablement agrandis. Ça fait un choc.

□ 1 rue Tourlaque. Mar. à dim. 14 à 20 h. Le jeudi jusqu'à 22 h. Voir aussi page 20.

■ **Centre d'animation Binet : Guillaume Fréchou.**

Du 20 nov. au 1^{er} déc.

Les personnages de Guillaume Fréchou, peintre autodidacte, sont inspirés de ses songes : baigneuses, corps solitaires, portraits composent cette exposition très colorée.

□ 66, rue René-Binet. Lun. 13 h 30 à 19h00. Mar. à ven. 10 h à 19 h. Sam. 10 h à 18 h.

■ **Halle St-Pierre : Sylvain Canaux, Constance Hirsch.**

Du 19 nov. au 2 déc.

Sylvain Canaux, utilisant le bois, les végétaux, le métal, et tous ustensiles à portée de sa main, crée un zoo imaginaire drôle et tendre. Constance Hirsch fabrique des poupées, faites de morceaux de bois, tissu, fil de fer récupérés au hasard de promenades, de rêveries citadines...

□ 2 rue Ronsard, dans le hall d'accueil. Tjl 10 h à 18 h.

■ **Galerie d'Orsel : Georgelin.**

Du 2 au 22 novembre

Georgelin travaille longuement ses toiles, rajoute, gratte, enlève de la matière jusqu'à ce qu'apparaisse la lumière qu'il recherche, dans des parcours étranges décrivant des scènes surgies d'un ailleurs.

□ 47 bis rue d'Orsel.

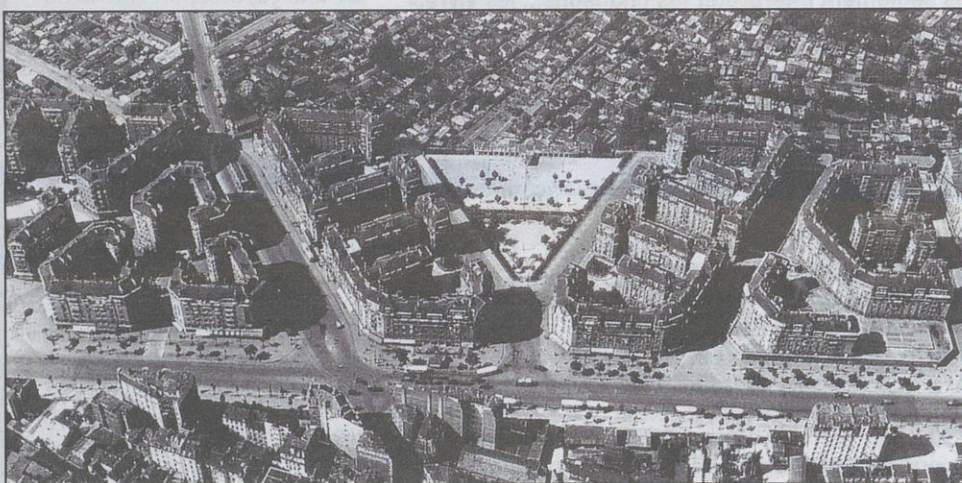
Ces deux pages ont été rédigées par Florence Blondel, Cendrine Chevrier, Delphine Perl, Noël Monier, Rose Pynson.

Cette rubrique présente chaque mois un aspect de l'histoire architecturale du 18^e.

Logements sociaux dans les années 20



Un des immeubles de la cité de la Porte Montmartre (ici, à l'angle de la rue Frédéric-Schneider). Ces constructions "sociales" des années 1920 ont remarquablement résisté aux années, et beaucoup d'habitants sont loin de se douter de leur âge.



Vue aérienne partielle de la cité de la Porte Montmartre, prise en 1937. La cité a été construite entre 1923 et 1928 sur l'emplacement des anciennes fortifications. Sur cette photo, remarquer, en haut, au nord de la cité, la "zone" qui était alors formée d'un assemblage désordonné de petites maisons, de baraques en bois et de jardins.



En 1905, les trois frères Rothschild avaient créé une fondation pour étudier et réaliser des logements sociaux. Ils lancèrent un concours et, de façon très inédite, créèrent une agence d'architecture avec cinq des architectes lauréats. Les ensembles conçus innovaient en trois points principaux : les bâtiments n'étaient pas alignés sur la rue mais disposés sur des cours ouvertes, et orientés au soleil ; les logements étaient proportionnés au nombre d'habitants avec des pièces indépendantes et ils étaient équipés : eau, gaz, électricité, chauffage, vide-ordures et monte-charge.

Ils réalisèrent ainsi cinq groupes de logements dont le plus important (420 logements) se trouve au 256 rue Marcadet¹, dans le 18^e ; commencé en 1913, il fut achevé en 1919.

Les principes ainsi posés allaient être à la base du développement des logements sociaux à Paris, entre les deux guerres. La *Fondation Rothschild* ne poursuivant pas ses investissements après la guerre de 1914-1918, les architectes de l'agence et son secrétaire général, Frédéric Schneider (dont une rue du 18^e porte le nom, près de la Porte Montmartre), passèrent à l'office d'habitations à bon marché (HBM) de la Ville de Paris.

Une des premières réalisations de cet office fut, entre la

Porte Montmartre et la Porte de Clignancourt, l'aménagement des anciens bastions 37, 38 et 39 des fortifications, après la démolition des "fortifs", et après que la loi du 19 avril 1919 ait déclassé la "zone" militaire². Sur l'emplacement de ces bastions, ont été construits 2 700 logements entre 1922 et 1928 (premiers logements livrés en 1926), sur les plans des architectes de l'agence de l'office : Besnard, Brandon, Maistrasse et Provinsal.

Peu après la création de l'office municipal d'HBM en 1914, la Ville avait lancé des concours, dont un sur un terrain de 9 000 m² situé du 245 au 251 rue Marcadet. Il avait été remporté par Hébrard, Trévelas et Dumail, qui le réalisèrent après la guerre, entre 1919 et 1923. Si la disposition des immeubles est assez aérée, leur architecture se ressent de la pénurie d'alors et manque un peu de variété.

Ce n'est pas le cas du petit groupe (32 logements) réalisé par Léon Besnard en 1922-1924 au 2-4, rue Duc, toujours pour la Ville. La disposition des briques, quelques insertions de céramique donnent à la façade un aspect plus pimpant.

Bernard Marrey

1. Sur la cité Rothschild du 256 rue Marcadet, voir la rubrique *Architecture de notre n° 46*.

2. Sur l'histoire des fortifications, voir la rubrique *Histoire des numéros 49 et 50*.



● **Ci-dessus** : le petit ensemble HBM du 2 et 4 rue Duc.

● **A gauche** : une vue de la cité du 245-251 rue Marcadet, construite entre 1919 et 1923. Cette architecture est typique de beaucoup de cités HBM parisiennes de la même époque.

Photos Francine Bajande

Dans le prochain numéro : les ensembles HBM des Amiraux, de la cité Émile-Blémont et de la cité Charles-Hermite.

Christian Archambeaud gagne sa vie comme postier, mais cette vie, c'est au chant qu'il l'a vouée. Après Mozart et l'opéra, il chante maintenant Jacques Prévert et les chansons de la Commune.

De la chanson encore et toujours...

Il y a le chant, et puis il y a le chant, et puis, encore et toujours, le chant. Christian Archambeaud n'a jamais pu s'en séparer.

Il y a plusieurs maisons dans le domaine du chant, et Christian (qui par ailleurs habite rue Doudeauville) n'a pas toujours occupé la même : chant classique, chanson, il a pratiqué l'un et l'autre... Aujourd'hui, c'est la chanson. Avec ses partenaires Colette Avril et Jean Schoubert, il présente trois spectacles, alternativement, dans des lieux divers, cafés et cabarets, centres culturels, etc. : un spectacle sur les chansons de Jacques Prévert, un autre sur les chants de la Commune, et un troisième intitulé "Poètes rebelles et brigands amoureux"...

Il se définit comme un semi-professionnel : son art ne le fait pas vivre. Il a un travail par ailleurs, à la Poste, mais c'est, dit-il, un «travail alimentaire». Ce pour quoi il vit, c'est le chant. «Pendant des années, dit-il, j'ai eu un complexe, mais maintenant je n'hésite plus à me définir comme un artiste.»

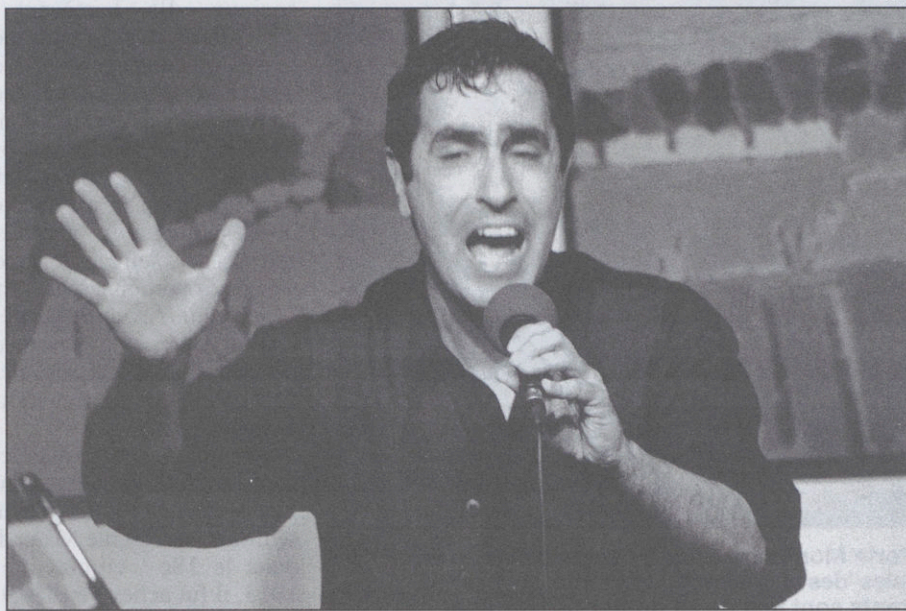
Sur le chemin de l'école...

Autrefois, c'était un petit garçon, à Rochefort-sur-Mer, qui chantait dans la chorale de la paroisse («On m'avait proposé des solos, mais j'étais trop timide»), et qui matin et soir, sur le chemin de l'école, fredonnait des airs de Tino Rossi, parce que ses parents venaient d'acheter un électrophone et, un peu pêle-mêle, quelques disques de ce qui s'écoulait à l'époque. «Mais, explique-t-il, quand je me rappelle ce que j'ai fait à l'époque, "Bohémienne aux grands yeux noirs" aussi bien que des chansons de Joan Baez, je m'aperçois maintenant qu'il s'agissait toujours des mélodies en mineur. Il y avait là une constante...»

Et puis c'était ensuite, dans les années 1970, un adolescent qui chantait encore mais un autre répertoire. Son frère, étudiant à Poitiers, rapportait à la maison des disques de Marc Ogeret, Bobby Lapointe, Brigitte Fontaine, Higelin, que Christian écoutait et réécoulait. Puis il y a eu l'époque où, après mai 68, explosait la "chanson engagée", et le jeune Christian Archambeaud était un fan de François Béranger, Colette Magny, Catherine Ribeiro... Surtout Catherine Ribeiro, qui fut pour lui une découverte bouleversante. «Cette voix de déluge et de révolte, dit-il... J'ai éprouvé plus tard les mêmes émotions en écoutant Maria Callas.»

Dans la période qui suit, il se met au chant classique : airs d'opéra, mélodies de grands compositeurs, Mozart, les romantiques, Debussy, Fauré, Ravel, Duparc. Il vient à Paris, — où il a toujours habité dans le 18e.

Il évoque sa première professeuse de chant, Noémie Peruggia : une grande artiste, elle avait connu Stravinski ; Honegger lui avait dédié des



Christian Archambeaud : «Pas seulement interpréter les chansons... les vivre.»

mélodies. Mais c'était une femme au tempérament tyrannique, éclatant en brusques colères.

C'était une formation très exigeante. «On est debout, la main sur le piano. Il faut surveiller le larynx, le souffle, la position des épaules, les mouvements de la mâchoire sur les voyelles. Et puis j'ai dû perdre mon accent. En bon Charentais, je prononçais tous les é ou les è de la même façon. Il a fallu apprendre ce qu'on appelait le "bon accent français"... Apprendre aussi des langues étrangères, l'anglais, l'italien, l'espagnol, pour pouvoir chanter le répertoire de l'opéra. Je regrette parfois, dans mon répertoire actuel, de ne plus les pratiquer.»

En 1987, Christian part aux États-Unis, en Floride, où il poursuit sa formation classique.

Les "tubes" français internationaux

Il donne des récitals. Mais une carrière de chanteur classique, c'est un choix de vie très contraignant, presque exclusif. Or Christian Archambeaud a des centres d'intérêt divers, il rencontre des gens qui ne sont pas de ce milieu.

Et puis il lui faut gagner sa vie. «Il y avait là-

«Passer à la chanson après une formation classique n'a pas été facile... Et il a fallu désapprendre»

bas beaucoup de restaurants et de bars français, raconte-t-il. J'ai travaillé dans plusieurs comme serveur-chanteur. On me demandait les "tubes" français internationaux, les chansons de Piaf, de Montand ou de Brel, La vie en rose, L'hymne à l'amour, Les feuilles mortes, Quand on n'a que l'amour, Bruxelles... On m'embauchait aussi, lors de grandes ren-

contres sportives, pour entonner l'hymne américain et celui de l'école dont le club jouait. Ce sont les seules fois où j'ai chanté devant de très grandes foules, deux mille, trois mille personnes. Cette expérience m'a appris que le trac n'est

pas en rapport avec le nombre de personnes qui t'écoulent...»

Mais finalement Christian Archambeaud rentre en France, toujours dans le 18e. Et il continue à chanter. Il se fait son répertoire. Tout de suite, il s'est intéressé à la chanson littéraire, sur des textes de poètes, «mais il y a des chansons peut-être plus commerciales, et qu'on aime aussi, parce qu'elles représentent un moment de notre vie».

Passer à la chanson après une formation classique, ça n'a pas été facile : «Au début, c'était terrifiant : sur la musique de Brel on entendait le chanteur d'opéra, soucieux du phrasé parfait et délicat, de la façon de poser sa voix... Il a fallu casser tout ça, désapprendre beaucoup de ce que j'avais appris.»

Il rencontre le pianiste Jean Schoubert et sa femme Colette Avril. Schoubert, c'est, dit-il, «un vrai pro, plein d'expérience», qui a accompagné Fanon, Monique Morelli et, pendant dix-huit ans, Fernand Raynaud, sur qui il a d'ailleurs écrit un livre. Tous les trois, ils décident de monter un répertoire ensemble.

Ils chantent dans de petits lieux, ceux qui acceptent le genre de programme qu'ils ont choisi de présenter.

«Mon outil, c'est ma voix.»

Les qualités que recherche Christian Archambeaud quand il interprète une chanson, ce sont à la fois le respect du texte et le souci de la musicalité. Il aime, dit-il, «exprimer des choses passionnées sur un mode mineur. Le mode mineur crée un monde plus troublant, envoûtant. Et puis, bien sûr, je dois tenir compte de mon instrument, qui est ma voix.»

Christian Archambeaud a une voix de ténor léger. Il atteint le contre-ut, mais sans cette puissance emphatique qui caractérise certains ténors d'opéra. Une voix légèrement voilée, où l'écho de la formation classique transparaît toujours un peu, avec un phrasé sans hachures ni à-coups, mais qui parfois, lorsqu'il faut exprimer la colère, ou l'enthousiasme, prend soudain de l'ampleur. Tenir compte de sa voix, c'est une limitation et en même temps c'est par là que passe la sincérité, c'est ce qui permet d'exprimer sa personnalité.

«Ce qui compte, c'est l'émotion qu'on fait ressentir, et qu'on ne fera pas ressentir si on ne la ressent pas soi-même. Il faut avoir créé un lien intime avec ce que l'on chante. Il ne faut pas interpréter, il faut vivre. Que la musique soit un moment de vie.»

André Constant

□ Le spectacle de Christian Archambeaud, Colette Avril et Jean Schoubert sur Prévert, "Et la fête continue", est présenté au Petit Ney, 10 av. de la Porte-Montmartre, le 17 novembre. (Voir page 22.)